

Lafcadio HEARN

un écrivain irlandais qui prit ensuite la nationalité japonaise
sous le nom de Yakumo Koizumi

(1939)

TROIS FOIS BEL CONTE...

Traduit de l'Anglais par Serge Denis
avec le texte originale en créole antillais

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Lafcadio HEARN

TROIS FOIS BEL CONTE...

Traduit de l'Anglais par Serge Denis. Avec le texte original en créole antillais.
Paris : Éditions Mercure de France, 1939, 175 pp. Collection d'auteurs étrangers.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 18 décembre 2008 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

traduits par Marc Logé

LE JAPON
LE ROMAN DE LA VOIE LACTÉE
[ESQUISSES MARTINIQUAISES](#)

KWAIDAN ou *Histoires et Études de choses étranges*. Avec un portrait

FEUILLES ÉPARSES DE LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. (*Histoires reconstruites d'après les livres des Anvari-Soheïti, Baital-Pachisi, Alahabharata, Pantchatantra, Gulistan, Talmud, Kalewala*), précédées d'une préface par Marc LOGÉ

CHITA. *Un Souvenir de l'île dernière*

LA LUMIÈRE VIENT DE L'ORIENT. *Essais de psychologie japonaise*

FANTOMES DE CHINE. *Six légendes*

YOUUMA, *roman martiniquais*

CONTES DES TROPIQUES

EN GLANANT DANS LES CHAMPS DU BOUDDHA

LETTRES JAPONAISES, 1890-1893

Au JAPON SPECTRAL

ÉTUDES BOUDDHISTES ET REVERIES EXOTIQUES.

PÈLERINAGES JAPONAIS

UN VOYAGE D'ÉTÉ Aux TROPIQUES

VOYAGE AU PAYS DES DIEUX. *Fêtes religieuses et coutumes japonaises*

ESQUISSES JAPONAISES

FANTASIES CRÉOLES, suivi de RÊVERIES FLORIDIENNES

KOTTO, traduit par Joseph DE SMET

A la même Librairie.

Joseph DE SMET. *Lafcadio Hearn*. L'Homme et l'Oeuvre

Lafcadio HEARN

un écrivain irlandais qui prit ensuite la nationalité japonaise
sous le nom de Yakumo Koizumi

Trois fois bel conte...



Traduit de l'Anglais par Serge Denis. Avec le texte original en créole antillais.
Paris : Éditions Mercure de France, 1939, 175 pp. Collection d'auteurs étrangers.

TROIS FOIS BEL CONTE...

« Je sais que beaucoup de personnes considèrent comme pure imagination, comme sottes histoires et comme véritables mensonges tout ce qu'on raconte sur les sorciers et sur leurs contrats avec le Diable. Je fus longtemps de cet avis. Depuis, je sais que tout ce qui a été raconté n'est pas entièrement faux, bien que ce ne soit pas entièrement vrai... »

LE PÈRE LABAT, 1722.

Conte Coulibri

130-bonne fois, - toua fois bel conte

Té ni long temps, long temps,
- diabe té tout li bonhomme temps-à,
- Bon-Dié téni you grand chemin
pou fai.

Tout nègue té ka di you
pa sa travaiil sans tambou.

Bon-Dié crié Chouval; -
y di Chouval comm ça: -

- "Chouval monfi, ou
ké allé oti Coulibri, - ou ké
mandé li pou moi grand
tambou y prêté. S'y pa le
ou'a goumein épi y."

Chouval pati, placata,
placata, placata, - jouq y
rive oti Coulibri.

- "Bonjour, Coulibri."

- "Bonjour, Chouval."

- "Bon-Dié maite moi,
ka mandé prêté grand tambou
ou."

Coulibri pouend you li
lai fronté, - li poume Chouval
comm ça: -

- "Ou ké di Bon-Dié maite
ou y, y ké ni tambou là anné
~~quand~~ té le moi ké enta pie

Table des matières de l'original

Le carnet manuscrit de Lafcadio Hearn, remis à M. Ch.-M. Garnier, contient six pièces seulement : les six premières.

I.	COLIBRI.
II.	YÉ.
III.	SOUCOUYAN.
IV.	« PÉLA MAN LOU ».
V.	LA BLEU.
VI.	NANIE ROZETTE.
VII.	ZALOUETTE ÉPI CODEINNE.
VIII.	COMPÉ LAPIN ÉPI MACOUMÉ TOTI.
IX.	« MAZIN-LIN-GOUIN. »
X.	DAME KÉLÉMENT.
XI.	« GIANTINE FAYA-FIOLÉ. »
XII.	PIÉ-CHIQUE-A.
XIII.	COMPÈ LAPIN ADANS BASSIN LOUROI.
XIV.	TÊTE !
XV.	MANMAN MARIE.
XVI.	LOUROI TÉ KA MANDÉ YON BATIMENT.
XVII.	TI POUCKETT.
XVIII.	ZHISTOUÈ PIMENT.
XIX.	ADÈLE ÉPI JEAN.
	LETTRE D'UN MARTINQUAIS HABITANT CAYENNE.
XX.	LA BELLE ÉPI LA LAIDE.
XXI.	COMPÈ RAVETT KA MAÏÉ CO Y.
XXII.	MACOUMÈ RAVETT ÉPI MACOUMÈ SAUCISSON.
XXIII.	ZHISTOUÈ GENS GOUÔS-MÔNE.
XXIV.	LA PÈSILLETTE.
XXV.	CONIPÈ ZÉCLAI ÉPI COMPÈ MOUTON.
XXVI.	ZHISTOUÈ COMPÈ TOTI.
XXVII.	TI MARIE.
xxviii.	MONTALA~
XXIX.	CAIN ÉPI AÏ3EL.
XXX.	(1) LA BELLE.
XXXI.	(2) LA BELLE.
XXXII.	COMPÈ LAPIN ÉPI COMPÈ TIG.
XXXIII.	LA BELLE HÉLÈNE ÉPI MONFOUÈ EDOUA.
XXXIV.	Di VIO-SALOMAN.

Table des matières du volume

[Préface](#) par Charles-Marie Garnier

[Introduction](#) par Serge Denis

[CONTE COLIBRI](#)

[YÉ](#)

[SOUCOUYAN](#)

[« PÉ-LA-MAN-LOU »](#)

[LA BLEU](#)

[NANIE ROZETTE](#)

[Variantes de Nanie Rozette](#)

[Notes et commentaires](#) extraits de l'œuvre de Lafcadio Hearn

[Texte original](#) (en créole antillais)

[CONTE COLIBRI](#)

[YÉ](#)

[SOUCOUYAN](#)

[« PÉ-LA-MAN-LOU »](#)

[LA BLEU](#)

[NANIE ROZETTE](#)

Lafcadio HEARN
Trois fois bel conte...

Préface

par Charles-Marie Garnier

[Retour à la table des matières](#)

Le lecteur appréciera comme je l'ai fait l'introduction de M. Serge Denis : il estimera à sa juste valeur, qui est grande, le mélange bien dosé de souplesse artistique et de rigueur philologique avec lesquelles il a établi ces textes créoles, reconnu en chacun d'eux la part du conteur populaire et celle de l'artiste qui, tout en prenant ses notes, modifiait suivant la loi de son art. On admirera le parti qu'il a tiré des erreurs qu'un spécialiste comme lui pouvait seul dépister et interpréter. La science du linguiste et la finesse du critique nous sont de sûrs garants de l'intégrité de tout le travail, dont nous recueillons ici les fruits.

Avec une discrétion pleine de charme, Serge Denis s'est gardé de dire comment le petit carnet manuscrit de Lafcadio Hearn a fini, après un tour du monde complet et l'espace d'une génération, par tomber entre ses mains. Il m'a laissé le soin de le conter, car celle histoire vraie est aussi un « bel conte ».

Lors de mon passage au Japon, en 1900, je n'avais pu, malgré mon vif désir, voir Lafcadio Hearn, même discrètement, à l'Université. Il était souffrant et n'avait pu reprendre son cours. Et puis Hearn, sensitif au dernier degré, ne consentait à une entrevue que pour des raisons personnelles majeures. Aussi avais-je dû me borner à lui écrire, et nous avons échangé quelques lettres.

Dans la seconde que j'ai reçue de lui datée de Tokyo, le 26 octobre 1903, la seule qu'il m'ait écrite en français, il disait :

« Quant au conte que vous me demandez pour « Jean-Pierre », je doute beaucoup si un conte japonais sera du goût de vos jeunes lecteurs. Sans connaître à fond la vie japonaise, un otogi-banashi restera incompréhensible. Je vous conseille de vous contenter de quelque autre chose. Permettez-moi de vous faire une proposition. Pendant mon séjour à la Martinique, j'ai recueilli un nombre de contes créoles, très baroques, qui sont à la fois amusants et dignes de l'attention de quelques folkloristes. Si vous voulez bien imprimer le texte créole, avec une traduction française en face - sur le (sic) même page ¹ - ces histoires auront, je crois, quelque succès. Je puis vous envoyer le texte ; mais je n'ose point entreprendre la traduction. À Paris, sans doute, vous trouverez quelque Martiniquais pour vous aider avec le texte ; et la traduction sera facile. S'il ne se trouve pas des (sic) Martiniquais parmi vos connaissances, vous trouverez un monsieur quelconque de la Guadeloupe ou de Marie-Galante, où le créole est à peu près la même langue qu'à la Martinique. Ce que je vous offre ne se trouve pas facilement ailleurs, car la Martinique est finie pour jamais. C'est comme un manuscrit de Pompéi - maintenant - ce petit recueil de contes : un tout petit cahier. »

Après trente-six ans, tous ceux qui aiment Lafcadio Hearn trouveront à ces lignes une résonance pathétique. Elles sont révélatrices à plusieurs égards. L'écrivain n'y fait aucun retour sur lui-même, ni sur son art. Peut-être y serait-il venu, si la correspondance avait pu se poursuivre. Mais ce ne fut point le cas. Déjà la mort était suspendue sur lui : moins d'un an plus tard, le 23 septembre 1904, elle devait brusquement l'abattre.

Si incomplètes soient-elles, ces lignes sont précieuses. Elles précisent que ces contes l'ont intéressé à deux titres : par les éléments neufs qu'ils apportent au folklore, où il devait par la suite trouver de plus en plus source de poésie et matière à philosopher ; et puis aussi par leur caractère qu'il appelle baroque. Cette expression me semble à rapprocher de la « grotesqueness » qu'il distingue en certaines superstitions japonaises (Preface to *Glimpses of Unfamiliar Japan*, p. IX.) N'oublions pas que ces deux mots, baroque, grotesque, incomplètement naturalisés anglais, - et dans celle lettre en français il est percevable que Hearn continue souvent de penser en anglais, - sont dépouillés sous sa plume de celle vibration un

¹ Le désir de Lafcadio Hearn est aujourd'hui réalisé. Nous donnons dans le présent volume le texte français, suivi du texte original qu'il avait établi lui-même. (Note du traducteur.)

brin ridicule, qui, en dehors du langage technique de l'art, chatouille toujours un peu l'oreille française du grand public². Elle s'attache peut-être encore plus au mot « baroque », qui recèle toute cette étrangeté fondamentale, cet illogisme déroutant, ce jeu puéril du disproportionné, ce jaillissement capricieux, capiteux aussi pour l'esprit qu'il excite, enchante et déçoit tout ensemble, où le théoricien du baroque, Eugenio d'Ors, se plaît à voir la révolte anticartésienne qui caractérisa dans tous les domaines la contre-réforme et le jésuitisme.

Lafcadio Hearn n'avait pas besoin de pousser si loin l'analyse. Mais au sortir de sa jeunesse opprimée par les contraintes d'une famille divisée, d'une instruction confessionnelle irrespirable pour lui, enfin d'un apprentissage de journaliste américain, hérissé de privations, de heurts et de duretés, il est clair qu'il eut aux Antilles la révélation de la nature, de la vie humble et primitive des peuples enfants encore tout près de la terre. Dans leurs contes, il lut attiré par tout ce qui s'opposait à la logique scolastique, aux secs raisonnements de la demi-culture des littérateurs d'affaires et à l'âpre lutte pour la vie des grands centres du Middle West. Aussi, soyons-en sûrs, est-ce sans la moindre nuance de blâme ou de dérision qu'à propos de ces contes il parle de baroque. Baroques, ils le sont au vrai, par leur naïve expansion, leur manque total du sens des proportions, le méli-mélo de créatures disparates mais toutes filles de la même mère, enfin par le protocole inattendu qui règle les rapports avec le Créateur, vraiment ici « le Paternel ». Baroques, écrit Hearn ; mais soyons convaincus qu'il a tracé le mot avec une divination pénétrante de son contenu et avec un accent de souriante tendresse.

L'autre titre qu'il reconnaît à ces contes, c'est d'être dignes de l'attention des folkloristes. Là aussi, on aurait souhaité qu'il fût moins réservé. La postérité d'un grand écrivain est très exigeante : elle voudrait dans chacune de ses lignes trouver en une formule tout ce qu'elle a mis une génération à découvrir dans l'ensemble de l'œuvre.

Si discret qu'il ait été, on devine à quel point le folklore lui tenait à cœur. À cette occasion, il ne pouvait l'oublier. Au soir de sa vie, on le sent obscurément

² On se rappelle la tempête soulevée dans le verre d'eau diplomatique d'une conférence internationale par l'épithète « grotesque », décochée à l'adresse d'un délégué étranger par lord Snowden : il fallut de longues palabres pour convaincre l'aréopage que le mot anglais était innocent du venin que pouvait recéler l'adjectif français.

heureux de cette occasion que lui offrira Paris de montrer ce qu'il doit au folklore et aux Antilles.

M. Serge Denis, dans les lignes qui suivent, a tenté de le préciser. Avec raison il met l'accent sur le fantastique et l'horreur vague qui s'attache aux visions de nuit, aux heures troubles du demi-réveil ou de l'évanouissement qui glisse au sommeil. Certains critiques d'information un peu courte n'ont voulu voir : dans cette disposition de Lafcadio Hearn qu'une attitude littéraire. Ils arguent de ses lectures favorites de Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, Edgard Poe. Tout jeune il s'est jeté sur eux avec avidité. Mais ce ne fut point avec lui, comme avec tant d'autres, une coqueluche d'un jour. Il avait trouvé chez eux l'expression littéraire d'un fantastique que sa nature intime appelait et redoutait de toutes ses forces, comme une horrible volupté. Dès son premier contact avec les tropiques, il fut ravi et accablé. Il sentit dans sa chair que les forces naturelles, exaspérées par les jeux volcaniques et par l'incandescence solaire, écrasaient l'homme et le maintenaient dans un état de crépuscule mental et sensitif. Dans ces enfants des îles, effarés autant qu'émerveillés, il reconnut sa propre enfance, ses épouvantes et ses ravissements. Il les aima soudain comme les petits frères de son âme vaincue :

The world is too much with us...

Est-ce à dire que tous les problèmes soulevés par le passage de Hearn aux Antilles soient élucidés ? Pas encore. Il est frappant que son deuxième livre qui date de 1885, deux ans avant son voyage aux îles, ait été Gombo Zhèbes : petit dictionnaire de proverbes créoles. Fut-ce une simple besogne de librairie ? Peut-être, tout d'abord ; mais elle répondait à son penchant intime au point qu'il la fit avec amour et que, le jour où il trouva le moyen d'échapper quelques mois à la geôle journalistique, il se tourna tout naturellement vers les créoles, dont il venait de résumer, avec les dictons, les fantastiques appréhensions et la naïve sagesse.

Il ne reste plus qu'à finir l'histoire du petit cahier de toile cirée. Dans toutes les traverses de la vie, tout au long de la sinistre guerre, je ne l'oubliais pas. La bonne grâce de M^{me} Gissing-Fleury avait su y intéresser le grand chirurgien Walter, élevé à la Martinique ; mais, éminent dans son art, le docteur Walter n'avait en matière de langage rien d'un spécialiste.

Aussi restais-je insatisfait jusqu'au jour où je croisai le chemin de M. Serge Denis. Il réunissait toutes les qualités demandées par Hearn : Antillais, il avait, outre l'instinct de la langue créole, les connaissances philologiques indispensables pour venir en aide au sens critique. Il voulut bien entreprendre la tâche délicate que voici. Comme l'avait prévu Hearn, elle intéressera les folkloristes, non seulement les érudits, mais tous les amis de ces peuples jeunes, dont la mentalité, explorée par M. Lévy-Bruhl et par sir James Frazer, jette de telles lueurs sur les confins estompés de la nôtre. Elle constitue, en outre, un apport de prix à la compréhension sympathique d'un des plus fins artistes de prose anglaise ; car Lafcadio Hearn sut pénétrer la sienne de la divine lumière de son archipel natal, l'assouplir aux plus souples rythmes de la musique intérieure, et l'enrichir enfin de toute la poésie de l'émerveillement et du fantastique, qui continue de sourdre et de bruire intarissablement dans notre inconcevable univers.

CHARLES-MARIE GARNIER.

Lafcadio HEARN
Trois fois bel conte...

Introduction

Par Serge DENIS

[Retour à la table des matières](#)

En 1887, Lafcadio Hearn publiait, à la Nouvelle-Orléans, un recueil de six légendes : « *Some Chinese ghosts* ». Le volume lui parut mince, il s'excusa en invoquant Walter Scott : « Le surnaturel, rappelait-il, bien que s'adressant à des sentiments très répandus et profondément enracinés dans l'espèce humaine, est un ressort qui perd aisément son élasticité si l'on appuie trop dessus. » Le manuscrit que j'ai entre les mains contient six légendes qui font appel également au merveilleux. Lafcadio Hearn reprend la même formule. Mais il nous transporte aux Antilles françaises ; ses nouvelles légendes sont écrites en dialecte martiniquais.

*

Le texte fut établi - très minutieusement - sur un carnet recouvert de toile cirée noire, 16 x 10, à coins ferrés, paginé au recto (58 pages dont 56 manuscrites).

À quelle époque ? C'est ce que je ne saurais dire avec précision. Pendant le séjour de Lafcadio Hearn aux Antilles ? Je ne le pense pas. À son retour en Amérique en 1889 ? Peut-être, bien qu'il n'y ait fait alors qu'un court séjour et fort occupé. Au Japon ?...

Hearn écrivait de Saint-Pierre à Krehbriel en 1887

« J'ai établi une documentation que j'utiliserai à mon retour. » À G. M. Gould il disait l'année suivante « Je crois que les éléments fournis par les Tropiques ne peuvent être utilisés que dans l'atmosphère du Nord. » Ces déclarations présentent un grand intérêt, mais pour notre objet restent insuffisantes.

En débarquant à la Martinique, le voyageur constate que « les Antilles offrent un champ de recherches incomparable », « absolument inculte », que jamais « aucun créole ne cultivera » (Lettre à Krehbriel). - « Grâce à ma patience, écrira-t-il plus tard, je réussis à obtenir bien des curiosités de la littérature orale, représentant un groupe d'histoires qui quelque puisse être leur origine primitive, ont été transformées par la pensée et la couleur locale au point de former un type de folklore nettement martiniquais. » Il nous dira lui-même où il a recueilli ces histoires et comment il les a recueillies. « Adou me raconte des histoires créoles et des tims-tims. Elle sait tout concernant les fantômes. » « Adou est la fille d'une vieille Capresse qui me loue la chambre que j'occupe dans cette petite chaumière au milieu des montagnes. » (*Esquisses martiniquaises.*) Et encore : « Presque tous les soirs, un peu avant l'heure du coucher, j'entendais un groupe d'enfants qui se racontaient des histoires ; car les histoires, les devinettes ou tims-tims, les chansons, font la joie des enfants de Saint-Pierre. Et j'aime tout particulièrement écouter ces histoires qui me semblent les plus bizarres que j'aie jamais entendues. »

Il s'adresse aussi à Cyrillia. La bonne ne laisse pas chômer sa langue : « A qui parlez-vous, Cyrillia ? - Je parle à mon corps. »

Cyrillia contait à son corps les légendes dont frémissait sa pauvre vieille âme.

M^{me} Robert, la marchande de *bouts* (cigares), lui offrait un siège dans sa boutique et lui « racontait plus de légendes du temps jadis et plus d'étranges histoires de cette île que personne d'autre à ma connaissance. » « Elle est toujours contente de me voir et de bavarder avec moi sur le folklore créole. »

Yébé aussi, son guide à travers la montagne ; les nègres des plantations, dans l'ajoupa, dans la rumerie, aux veillées funèbres, enrichissaient son expérience des choses du pays.

Longtemps, au hameau, il s'arrêtait dans la « case » et longtemps à Saint-Pierre, dans les ruelles escarpées, « si escarpées qu'il est dangereux d'éternuer en descendant » il écouta les *bonnes gens*. « Car plus le voisinage est pauvre, plus on a des chances de se renseigner sur l'humanité de ce pays. »

Cette méthode, Prosper Mérimée³ l'avait pratiquée en Espagne.

Il y a entre les deux hommes des rapports *littéraires* certains. Sans doute le lecteur qui se souvient de Clara Gazul - et de la Guzla - se méfie des confessions de Mérimée. Il a peine à s'imaginer la chemise plissée du dandy, la redingote du sénateur, au milieu des gitanes débraillées. D'instinct, au contraire - connaissant les ressources de son âme - il suit Lafcadio Hearn à travers la plèbe exotique du Nouveau Monde. Le lecteur est dupe des apparences. La sincérité de Mérimée ne peut être mise en doute. Après son double péché de jeunesse, il avait trouvé auprès d'Estebancz Calderon⁴ son chemin de Damas.

Lafcadio Hearn suit, en fait, la même veine populaire. « Je voudrais, écrit-il, vous raconter à propos de Joséphine (de Beauharnais) une anecdote que l'on m'a racontée dans la rue et que je pense développer dans une étude la semaine prochaine, » (Lettre à Élisabeth Hisland, Fort-de-France, 1887.)

Mérimée dont il avait tant goûté les nouvelles ne procédait pas d'autre façon.

Mais le canevas fourni à Hearn est plus large ordinairement.

« Je suis parvenu à m'en faire dicter plusieurs. » « D'autres (légendes) furent notées à mon intention par des amis créoles, avec plus de succès. Afin de garder toute leur simplicité primitive et la naïveté harmonieuse des détails, il faudrait les noter sténographiquement à mesure qu'on vous les raconte. L'esprit simpliste du conteur est embarrassé par les interruptions et contraintes inévitables de la dictée. le conteur perd sa verve, se lasse et raccourcit volontairement la dictée. » (*Contes des Tropiques.*)

L'écrivain pourvoiera aux défaillances du conteur.

Un long séjour à la Nouvelle-Orléans, son voyage aux Isles et à la Guyane, en 1887, l'avaient familiarisé avec ces dialectes créoles dont la douceur avait séduit sa tendre nature :

³ Plusieurs passages sont fort connus : « Hier, on est venu m'inviter à une Tertulia à l'occasion de l'accouchement d'une gitane... » Lorsque je suis à Madrid, je vais dans la mauvaise compagnie faire des études de moeurs. (La mauvaise compagnie pour Mérimée c'est tout ce qui n'est pas la haute société madrilène, pour laquelle, l'ayant vue de près, il n'avait pas une tendresse particulière.)

⁴ Son ami Estebancz Calderon, le plus sûr folkloriste espagnol du XIXe siècle.

« Le parler du peuple est doux comme un roucoulement » (*Contes des Tropiques*). - « ... le plus doux roucoulement qui fût jamais murmuré par des lèvres humaines. » (*Un voyage d'été aux Tropiques*). Sur son carnet il relevait - au jour le jour - les mots rares, les expressions, les images, les idiotismes typiques. Plus tard, il agencerait, à sa façon, il styliserait les histoires qu'on lui avait contées.

C'est dans ces conditions qu'il publia à New-York : « *Two years in the French West Indies* », où nous trouvons la première version de l'histoire de Yé.

La version que nous donnons aujourd'hui permettra d'utiles rapprochements.

Dans « *Two years in the French West Indies* » l'histoire de Yé est amputée de l'épisode initial des Poux-de-Bois. La portée de la légende s'en trouve modifiée.

Nous ignorions un fait essentiel : les Poux-de-Bois avaient jeté à Yé le mauvais sort ; de là tous ses malheurs.

La disposition des détails n'est pas moins saisissante.

Mettons en regard un court passage :

Texte anglais (trad.).

Ca qui pa té connaitt Yé ?... Qui donc à la Martinique n'a jamais entendu parler de Yé ? Il avait tous les défauts possibles : c'était le nègre le plus paresseux de toute l'île, c'était le plus grand glouton du monde. Il avait un nombre prodigieux d'enfants - une rafale d'enfants, et ils étaient la plupart du temps à moitié morts de faim.

Eh bien, un jour Yé se rendit au bois en quête de, nourriture. Et il marcha dans les bois toute la journée, jusqu'à ce qu'il fût très fatigué. Cependant il ne découvrit rien à manger, il était sur le point de rentrer chez lui, lorsqu'il entendit tout près de lui un étrange craquement. Il alla voir ce qui se passait, se dissimulant derrière les grands arbres à mesure qu'il s'approchait de l'endroit d'où était parti le craquement. Et il parvint tout à coup à une petite clairière où brûlait un grand feu devant lequel était assis un Diable. Ce Diable faisait rôtir un grand tas d'escargots.

Texte créole (trad, litt.).

Qui donc, dans tout le pays, qui ne connaît un vieux nègre appelé Yé ? Il avait tous les défauts de la terre faïnéant, gourmand, vorace pour mieux dire. Il avait une rafale d'enfants ; et tous mouraient de faim.

Un bon matin, Yé partit à la promenade. Il cherchait une bonne aubaine à se mettre sous la dent. Il entendit tout près de lui un craquement. Il s'avance. Il voit un gros diable qui avait allumé un grand feu et faisait cuire un tas d'escargots.

Le texte anglais introduit des éléments dans la légende.

Plus loin des paragraphes entiers du texte créole n'y figurent pas. La première version a été publiée (en français) aux Éditions du Mercure de France, « Contes

des Tropiques ». La comparaison aura son prix : elle favorisera l'étude des procédés de création de l'écrivain.

L'ordre des paragraphes est souvent modifié. Ici on ajoute une précision, là on supprime un détail. Les images sont atténuées ou disparaissent complètement dans le texte anglais : « les boyaux du diable, gonflés, étaient aussi hauts que la montagne Pelée... Il mangea toutes sortes de cochonneries vertes... Il sentit une grosse odeur... Les goyaves avaient pour lui mille sourires... ». Des apostrophes à l'auditoire si caractéristiques : « Qu'avait-il fait, mes amis ?... » ne sont pas dans la première version.

Le texte anglais de 1890 n'est donc pas la traduction de la légende manuscrite en dialecte martiniquais que nous a laissée Lafcadio Hearn.

D'une façon générale, la lecture du manuscrit révèle des erreurs de forme, de vocabulaire, des confusions d'expressions, des manquements aux usages de la syntaxe antillaise qui appellent des réserves.

Hearn était minutieux, méticuleux même ; s'il avait établi le manuscrit aux Antilles, c'est-à-dire à portée de ses amis (*mon ami le notaire*), nous n'aurions pas à déplorer des formes comme *étique*, *imbécile*, *flemme*, que le langage populaire n'y a jamais connues. - Parents ne se dit point aux Antilles pour désigner le père et la mère ; c'est l'usage espagnol qui a prévalu. *Mouri* (*pour mô*) est suspect ; *famille*, *madame*, *maman*, *songé*, *jambe*, *l'épreuve*, *ce nez !!!*... Du vrai latin pour Cyrillia...

A *ouezeau*, il manque un z initial ; le texte hésite entre *zibié* et *zoueseau*, entre *temps* et *quand*, entre *Yé* et *Yelle*, entre *cét'*, *celé*, *c'est té*, et *c'était* D'où vient *chamblon* ? De la Nouvelle-Orléans, sans doute, et *paroi* également. *Baguidi* est haïtien.

On est d'autant plus étonné que les ratures ou surcharges témoignent par ailleurs d'un rare souci de précision : *Laissé* est surchargé ; on lit *quitté* ; *goumé* est complété : *goumein*. *Laissé*, dans le sens où il allait l'employer, est impossible. - Poisson est surchargé *Pouesson* ; *excepté*, barré, est remplacé par *anni*. Toutes corrections heureuses.

De même les notations phonétiques sont souvent justes. (L'indigène, lui, note avec une grande incertitude) : *ouoche* (roche) ; *cououi* (courir) ; '*ncô*' (encore) ; *zibié, giaule, lé restant, chen, pleiré*.

Ce manuscrit a été établi par un homme cultivé qui a l'habitude des langues étrangères et *qui sait entendre*. Mais il n'est pas né au pays. Il ignore le juste emploi de *ka-ké, té ka, té ké* dans la conjugaison.

Seul un étranger pouvait confondre, comme on l'a fait, l'actif et le passif, l'imparfait et le plus-que-parfait, le simple et le composé : « On piti bout la ké qui té ka chappé... toute famille la qui té mô faim..., ça pa té ka duré yon tac » sont des erreurs très caractérisées, par rapport au contexte.

Lafcadio Hearn écrit en note, en français, dans « Nanie Rozette » : « Au lieu de se hâter elle *s'assise* sur une roche. » « Il ne faut pas mangé rien avant le temps de chanter. » La syntaxe créole de Lafcadio Hearn offre plusieurs exemples - rares heureusement - du même type. « Sa mère l'envoie à la fontaine pour de l'eau », écrit-il encore. On reconnaît la syntaxe anglaise, et on la reconnaît également, à l'inversion près, dans « ou ké mandé li pou moin gran tambou y prêté ». « Moin ka mandé ou grand tambou belai ou prêté » est un compromis entre la syntaxe anglaise et l'usage antillais. Livré à ses seules ressources, Hearn adopte un moyen terme, d'où un certain nombre de tournures qui ne sont ni anglaises, ni antillaises.

L'intérêt de ces remarques, c'est qu'elles établissent indiscutablement que Lafcadio Hearn n'est pas un simple copiste.

Il a recueilli ces légendes dans les circonstances qu'il indique, mais il les a remaniées, composées, écrites.

Le cadre est net, précis. L'action une fois posée, tout s'enchaîne. L'auteur marque au crayon, d'un ? les passages qui lui paraissent superflus et qu'il hésite à conserver. Nouvelle preuve de son intervention personnelle. Le ton est sobre et régulier. « Un beau jour ; Le soleil allait quitter l'horizon ; toutes bêtes dormaient déjà. » - « La queue faisait sept fois le tour du corps et puis, encore, et derrière, traînait sur sept grandes lieues... »

Certaines figures, aussi, retiennent l'attention. Les apostrophes : *Vous m'entendez ; vous tous ; vous autres*, il les a entendues sur les lèvres du conteur. Mais il n'a pas entendu, sous cette forme du moins : *Peut-être* avait-il des enfants à la

maison, et il pensa à eux *peut-être* ; ni : Le soleil *se levait*, Totoye voulait *descendre* au bourg. Il n'a pas entendu : l'heure où Serpent ouvre son bal dans les bois, l'heure où Zombi galope dans les halliers, l'heure où gambadent loups-garous, où brille Soucouyan.

Le conteur antillais n'a jamais usé de ces ressources traditionnelles.

On n'en saurait douter ; il y a dans ces morceaux équilibre, harmonie ; et une discipline qui annonce un écrivain en pleine possession de son art.

*

La table du manuscrit énumère le titre de 34 légendes. Le carnet lui-même ne contient que 6 pièces.

On peut supposer que l'auteur avait l'intention de mettre au net, plus tard, les 28 autres pièces. L'a-t-il fait ? Et, dans ce cas, que sont-elles devenues ?

Dans le volume que publiaient à New-York *Harper and Brothers*, à son retour de la Martinique, Lafcadio Hearn utilisa quelques-unes d'entre elles.

« Maman Marie » (no 15 de la table) figure dans *Les Porteuses* sous l'indication : extrait de l'histoire de Marie ; « Dame Kélément » (no 10), dans *Youma*, *in extenso* ; « Zhistouè Piment » (no 18) est relatée dans *Ma Bonne*.

Par ailleurs, Hearn révèle dans *Youma* le sujet de « Montala » (no 28), l'oranger sorcier qui poussait jusqu'au ciel ; l'histoire de « Mazin-lin-gouin » (no 9) ou la jeune fille orgueilleuse qui épouse un fantôme ; l'histoire de « La Belle » (nos 30 et 31) qui avait la Vierge pour marraine ; l'histoire de « Pié-Chique-à » (no 12) qui apprit à jouer du violon à la façon du diable.

Restent donc 21 légendes dont nous ne savons absolument rien d'autre que le titre. (On en trouvera la liste complète.)

Il y a bien dans la *Guiablesse*, l'histoire du « fils à Baidoux » ; dans *Un Revenant*, l'histoire de « Missie Bon », et dans ce même conte des allusions à « la légende de Thomassan de Périnelle, dont le corps fut enlevé du cercueil et emporté par le diable par certaine fenêtre que nulle force humaine n'a pu refermer depuis » ; la légende de Demarche, cavalier-fantôme « qui, par les belles journées

torrides, gravit la colline à la recherche d'un ami enterré depuis plus d'un siècle ; - la légende de l'habitation Dillon, dont le propriétaire fut un jour mystérieusement appelé au cours d'un banquet, et disparut pour toujours : - la légende de l'abbé Piot, qui prononça contre la mer la malédiction de l'agitation perpétuelle. » - Rien ne prouve qu'elles aient le moindre rapport avec l'une quelconque des 21 légendes inconnues de la liste établie par Lafcadio Hearn.

Il n'en est pas moins vrai que, sur un groupe de 19 légendes citées par Hearn dont le sujet nous est connu, une seulement (Zhistouè Piment) ne relève pas du merveilleux créole.

*

« Celui qui donna le premier à la Martinique le surnom poétique de Pays des Revenants songea à sa belle patrie comme au pays où l'on revient, où le charme indescriptible de la nature ensorcelle les âmes errantes, mais il n'y songea jamais comme au pays des Fantômes », écrit Hearn, et cela est fort possible. « Pourtant cette Martinique merveilleuse est en vérité le pays des Fantômes », poursuit-il.

C'est ainsi qu'elle dût lui apparaître. Il se crut transporté dans un conte des Mille et une Nuits. Il l'a dit.

Son premier contact avec la population fut « fantastique » ; les premières légendes qu'il entendit lui révélèrent un merveilleux insoupçonné.

Ce climat, il y avait des années qu'il le cherchait. Son monde à lui, celui auquel aspirait ce solitaire, c'était « cette région du surnaturel qui est le plus primitif et le plus vague, où les rapports les plus étroits existent entre l'imagination sauvage et la civilisée, dans ces craintes que nous disons puérides de l'obscurité, des ombres et des choses rêvées. » (*Ma Bonne.*)

Les superstitions « propres à différentes races primitives », lui-même, enfant, les avait connues. Depuis, il les cherchait comme un besoin de sa nature spirituelle.

Il avait toujours été inquiet. D'autres font effort pour échapper à eux-mêmes. La vie de Lafcadio Hearn, son existence de nomade, sera au contraire une application constante pour retrouver ou recréer une même atmosphère.

Dans son Essai sur la vie d'Edgar Poe, Baudelaire rappelle « qu'il existe dans l'ivresse des enchaînements de rêves et des séries de raisonnements qui ont besoin pour se reproduire du milieu qui leur a donné naissance. » Hearn, enfant, avait découvert dans le surnaturel un milieu propre à l'enchaînement de ses raisons.

On connaît le passage de *Shadowings* où il raconte ses premières terreurs nocturnes : « Au moment du réveil je voyais invariablement les formes qui avaient peuplé mes rêves me guettant du fond des ombres de la chambre. Elles avaient l'apparence de réalités tangibles. Je m'étais plaint de ces persécuteurs sans autre résultat que de m'entendre dire qu'il ne fallait jamais en parler, qu'ils n'existaient pas. Et pourtant, j'avais pour moi le témoignage de mes yeux, c'étaient des figures fuyantes enrobées d'ombres, capables de déformations atroces. »

Éveillé, il avait des hallucinations d'effroi. (Celle, par exemple, où il avait vu la cousine Jane.)

Dans ce temps même, il découvrait, dans un coin inexploré de la bibliothèque, une série de superbes livres d'art, de grands in-folios remplis de nymphes, de faunes, de néréides et de tous les monstres charmants mi-hommes, mi-animaux de la mythologie grecque. « Ce fut en lisant les légendes du christianisme et les vies des saints que j'eus une vague notion des dieux du paganisme. Je me figurais alors que ces dieux ressemblaient quelque peu aux lutins et aux fées des contes de nourrice... Ces lutins m'intéressaient beaucoup plus que les saints fort laids de l'iconographie de l'Église. »

« Ce fut un émerveillement. Ce qu'on m'avait dit des images infernales qu'évoquaient les idoles païennes me revenait à l'esprit... mais les craintes superstitieuses disparurent pour faire place à une conviction - à savoir que ces dieux avaient été blasphémés parce qu'ils étaient beaux... Je les aimais, je les adorais, et je promettais de détester à jamais quiconque leur refuserait ses hommages. » (Idolatrie : fragment d'autobiographie dans *Life and Letters*, T. I., p. 26.)

Ainsi donc, à l'origine, des craintes superstitieuses émeuvent une sensibilité malade ; plus tard - au moment où Hearn découvre un merveilleux païen - s'impose la conviction que le point de contact certain entre l'imagination sauvage et la

civilisée se trouve dans les craintes, que nous disons puérides, de l'obscurité des ombres et des choses rêvées ; alors vient la longue recherche patiente d'une forme d'art qui réalisera entre le merveilleux païen et la superstition une poétique harmonie.

A mesure qu'il prend conscience de son génie se précise l'idée que le fantastique, *l'impossible* comme il l'appelle, est une des formes de la vérité éternelle : « L'impossible est beaucoup plus étroitement apparenté à la réalité que la plus grande partie de ce que nous dénommons le vrai et l'ordinaire. L'impossible n'est peut-être pas la vérité toute nue, mais je crois que c'est souvent la vérité masquée et voilée, sans doute, mais éternelle. *Celui qui prétend ne pas croire aux fantômes ment dans son propre cœur.* » (*L'éternelle hantise.*)

A la Nouvelle-Orléans, à Cincinnati, il découvre les sorciers et les vaudoux. Il écrit d'abord ses fantômes chinois, timidement, « humble voyageur émerveillé dans les régions mystérieuses de la fantaisie chinoise. » - Mais *l'Ame de la grande cloche*, *l'Histoire de clair Esprit*, révèlent un talent impatient de se produire. Un séjour de deux ans aux Antilles décidera de son orientation définitive.

A peine débarqué à Saint-Pierre, le surnaturel recommence à peupler ses rêves : « J'étais réveillé, non par des sons définis, mais par quelque chose que je décrirai comme un choc soudain de la pensée. Une longue sensation suffocante montait, éveillait les imaginations, les fantaisies les plus sinistres... La forme dont j'avais rêvé hantait déjà mon sommeil dans mon enfance... Il y avait ceci de remarquable : c'était la projection vivante d'un rêve terrifiant dans une conscience éveillée. » (*Vespertina cognitio.*)

Longtemps après, au Japon, où l'avait conduit « l'éternelle hantise », il considérera en philosophe « ces créations familières ». Il s'exercera à harmoniser sa propre expérience avec les théories évolutionnistes.

Son art s'est enrichi des légendes de l'Asie, de l'immense apport du Japon mystérieux ; cependant, il évoquera toujours le fantastique antillais.

Il veut dire l'obscurité primitive des cavernes éclairées par des yeux nocturnes ? Ce sont les ténèbres de la forêt antillaise qu'il décrira, « sur le bord des rivières, les ombrages des côtes déchiquetées et le repaire du Python ». S'il veut établir que la peur est primitive, ancestrale, il rappellera ses expériences personnelles « in tropical countries, owing to the atmospheric conditions. »

A sa mort, on trouvera dans ses papiers une étude sur la poésie du fantastique (goblin poetry) et un autre souvenir de la Martinique (stronger than fiction).

Les tropiques « tiraient toujours aux cordes de son cœur » : « Mon Dieu, pouvait-il écrire, mon véritable champ de travail était là 1 »

On voit mieux aujourd'hui, en lisant ces six légendes, tout ce qu'il doit aux Antilles.

Ce qu'il doit aux Antilles, ce n'est pas précisément sa vocation de folkloriste ; c'est d'avoir, à la Martinique, pris conscience de cette vocation, et d'y avoir senti qu'elle était impérieuse ; c'est, enfin, d'y avoir trouvé, à un tournant décisif de sa carrière, les conditions nécessaires à l'épanouissement de son génie et à l'équilibre de sa sensibilité.

SERGE DENIS.

Trois fois bel conte...

CONTE COLIBRI

[Retour à la table des matières](#)

- Bo-bonne fois...⁵.
- Trois fois bel conte

Il était une fois...

Il y a longtemps, longtemps.

En ce temps-là, le Diable n'était encore qu'un tout petit, petit bonhomme.

*

Or donc, le Bon Dieu voulait faire une route et les Nègres prétendaient ne savoir travailler qu'au son du tambour.

Un seul tambour il y avait sur la Terre : le tambour de Colibri.

Dieu manda le Cheval.

- Chouval, mon fils, va-t-en chez Coulibri lui demander son grand tambour. S'il refuse de me le prêter... frappe !!!

Chouval s'en va :

⁵ Une bonne fois... annonce le conteur. L'auditoire l'interrompt : « Qu'il soit trois fois beau, le conte ! »

Placata, Placata, Placata...

Il arrive chez Colibri .

- Bonjour, Coulibri !

- Bonjour, Chouval !

- Bon Dié, mon maître, te demande de lui prêter ton grand tambour.

Coulibri répond, l'effronté

- Tu diras à Bon Dié, ton maître, qu'il aura le tambour... quand ma tête sera sous la pierre de taille, dans la cour de ma maison.

Chouval se cabre. Coulibri comprend qu'il faut se défendre.

Sans perdre la carte, il appelle Crapaud, son nègre.

Crapaud veut bien « manier » le tambour, n'est-ce pas ?

Alors Crapaud escalade le tambour, le fait sonner. Il commence à chanter :

« Ingoui, ingoua ; gomboulé zombis,

« Bambous-lé-bois, bambous-lé-zombis ;

« Ingoui, ingoua ; bam si boin, tambingoui

« Tambingoua ;

« Timb si moin prété pou renne. »

Et aussi, comme pour les zombis ⁶ :

« Ingoui, ingoua, gomboulé zombi
« Bam on lé ga, gomboulé zombi
« Ingoui, ingoua, bam si gouin, timb,
« Min goui ; tamb min goua
« Bann si moin prêté pou renne, »

Chauffe, chauffe, Crapaud !

Des pieds, des yeux, Chouval lance feux et flammes...

*

Coulibri y perdit quelques plumes. Mais le beau courage de la petite bête, vous le savez, vous autres ?

Il tourne, il tourne, au-dessus, autour de la tête de Chouval et

Zip, zip, dans les yeux !!!

Voilà Chouval aveugle comme Toupie.

Chouval en a les sangs tournés, il détale ; et vite, comme vous pensez.

Il n'y voyait point. Il arrive pourtant chez le Bon Dieu, lui montre ce qu'a fait de lui cette bestiole.

⁶ Il y a là, évidemment, un essai d'harmonie imitative. Mais on remarquera la fréquence des couplets de ce genre dans les légendes antillaises de Lafcadio Hearn. A l'origine, c'étaient des couplets africains - formules de conjuration, très souvent - Leur sens s'est perdu ; ils ont continué à circuler de bouche en bouche. Des termes français se sont intercalés dans des séries de mots qui n'avaient plus aucun sens. Le conteur créole, pas plus que son auditoire, ne comprend rien à ce langage, c'est précisément là l'intérêt. Le procédé est connu (Am stram gam, féminin godam... godam ...). Il s'agit d'évoquer un monde surnaturel , ces formules mystérieuses sont destinées à y contribuer.

Le Bon Dieu n'est pas content.

Sa bile s'échauffe.

Il appelle le Bœuf

- Bef, mon fils, tu as des cornes, toi, tu en viendras à bout. Ah ! la maudite engeance ! Tu vois ce qu'il a fait de Chouval, Coulibri ; va le corriger.

Bef s'en va, faraud comme un Docteur.

Il tuera Coulibri, certes !

Il arrive :

- Bonjour, Coulibri !

- Bonjour, Bef !

- Bon Dié, mon maître vous demande votre grand tambour « bel air ».

Coulibri ne répond même pas : il fonce.

Bef ne s'est pas mis en garde qu'il a les yeux hors de la tête.

Ce pendant Crapaud « maniait » le tambour de toute sa force : Coulibri y puisait son courage.

« Ingoui, ingoua ; gomboulé zombis
« Bambous-lé-bois, bambous-lé-zombis
« Ingoui, ingoua ; bam si boin, tambingoui
« Tambingoua ;
« Timb si moin prêté pou renne. »

*

« Ingoui, ingoua, gomboulé zombi
« Bam on lé ga, gomboulé zombi
« Ingoui, ingoua, bam si gouin, timb,

« Min goui ; tamb min goua
« Bann si moin prêté pou renne. »

Cette fois le combat fut bref

Tac !

Pauvre Bef s'enfuit comme Chouval. Il arriva hors d'haleine près du Bon Dieu.

Le Bon Dieu était encore plus fâché.

Il roula son tonnerre.

Et il poussa un grand cri.

Alors vint Poisson Armé.

Il l'envoya contre Coulibri.

Poisson Armé s'en fut : celui-là était sûr de son affaire.

*

Coulibri n'était plus tout le même. Il avait laissé bien des plumes dans les cornes de Bef ! Et aussi, Bef l'avait blessé aux aisselles.

Quand il vit Poisson Armé, un petit froid lui saisit le corps. - Personne ne s'en aperçut :

Petite bête, oui, mais petit César : ne le savez-vous pas, vous tous ?

A la Bête-à-piquants, il répondit, l'air, tranquille :

- Bonjour, Pouesson Armé !

Tout de même, il se sentait paresseux de se battre. Avant de se mettre en train, il dit à Crapaud :

- Crapaud, mon fils, *t'en prie, s'il te plaît*, tape fort. Chauffe-moi ce tambour, hein !

Crapaud ne se le fit pas dire deux fois : ses doigts saignaient tant il frappait dur.

Pouesson Armé s'enroula comme boule piquante, rentra ses yeux et attaqua.

Pauv' Coulibri, au premier choc, eut le corps tout labouré.

-Tape donc, Crapaud ; chauffe-moi ce tambour, voyons !

Crapaud suait l'encre

« Ingoui-ingoua, gomboulé zombis

« Bambous-lé-bois, bambous-lé-zombis.

Il chantait, il chantait...

Pouesson Armé fonçait toujours. Au second coup, ce fut fini :

- Mon dernier combat, dit Coulibri qui tomba mort.

Pouesson Armé, en toute hâte, ramassa un grand coutelas qui traînait par là, coupa la tête de Coulibri, la mit sous *la pierre de taille* dans la cour de la maison.

Alors seulement il prit le tambour et l'emporta.

Amis, je ne saurais vous dépeindre la frayeur de Crapaud. Non ! je ne saurais. Il s'enfuit, il s'enfuit si vite que dans sa course précipitée sa queue resta prise sous le tambour...

Et voilà pourquoi le Crapaud n'a plus de queue.

Trois fois bel conte...

YÉ

[Retour à la table des matières](#)

- Bo-bonne fois...
- Trois fois bel conte 1

Qui donc, qui ne l'a connu dans le pays, ce vieux nègre ?

On l'appelait Yé.

Paresseux, gourmand, vorace pour mieux dire, il avait tous les défauts du monde...

Mais il avait aussi beaucoup d'enfants, - une *rafale d'enfants*, -et tous mouraient de faim.

Il était encore très jeune quand Pou-de-Bois, dans une méchante querelle, lui avait prédit malheur.

Ce jour-là, Yé avait battu un pauvre petit nègre pour lui voler son dîner.

Après quoi il l'avait accroché par les cheveux à la branche d'un arbre.

Le pauvre bougre avait crié si fort

Ouill, ouill, papa !

que Pou-de-Bois était accouru à son secours.

Les Poux-de-Bois allaient en procession...

Ils chantaient :

« Baron, baron, tonton tolomba lomba,

« Azon, zon, zon : ba li coté, kian.

« *Kian, Kian !* »

Ce sont douces âmes qui pleurent sur la souffrance humaine.

Vite, ils dégagèrent le pauvre... en mangeant ses cheveux.

Et donc comme un chat, l'enfant sur quatre pattes se ramassa, content. Il dansait. Bien content, il l'était, puisqu'il invita les Poux-de-Bois à un grand dîner, la pleine lune prochaine.

Yé, présent, avait tout entendu.

Telle était sa goinfrerie qu'il voulut, au jour dit, sa part du festin.

Mais, il avait, avant l'arrivée de la procession,

« Baron-baron, tonton-tolombé-lomba

« Azon, zon, zon : ba li coté, klan, klan,

« *Kian !*

« Kulan, kulan, kulan. «

il avait, bien tapi dans un coin, tout englouti.

Pour lors, les Poux-de-Bois n'eurent plus que du bois à manger. Ils enragèrent, n'étant point bêtes à badiner sur leur bouche ;

Et sur Yé, ils jetèrent l'anathème, le croupion levé.

Cela devait porter malheur.

Ils s'en allèrent pleins de colère ; mais ils marchaient lentement, toujours, en chantant toujours :

« Baron-baron, tonton tolobé lomba,
« Azon, zon, zon, ba li côté, kian-kian,
« *Kian.* »

*

Les jours passèrent ; l'eau coula sous les ponts. Yé, vieilli, ne s'était pas corrigé : il n'était peut-être que plus gourmand.

Malédiction vaut malheur, disent nos mères.

Yé s'en apercevrait.

Il se promenait, un matin, en quête d'une bonne aubaine à se mettre sous la dent quand, tout près de lui, il entendit un craquement.

Il s'avance.

Que voit-il ?

Un grand Diable, dans un grand feu, faisait cuire un tas d'escargots ; le craquement, c'étaient les coquilles qui pétaient.

Il était vieux, vieux, le Diable, assis sur une souche d'arbre à pain.

Yé le regarda bien . ce Diable était aveugle.

Il tenait unealebasse remplie de farine de manioc, de morue assaisonnée d'innombrables piments ⁷ et paraissait avoir grand faim car tout cela passait vite, vite, dans sa gueule.

Yé était gourmand, si gourmand qu'il n'y put résister.

⁷ Cet assaisonnement innombrable porte à la Martinique l'aimable nom de *féroce*.

Il guetta le vieux Diable et toutes les fois que celui-ci portait un morceau sous sa dent, Yé lui volait une même portion.

Le Diable parut ne se douter de rien. Mais, quand il eut fini de manger, tout à coup, d'un bond, il saisit la main de Yé :

- Attrape, glouton, tu m'appartiens, dit-il. Et il sauta sur ses épaules.

- Porte-moi chez toi 1...

Les pauvres enfants virent arriver leur père chargé d'un lourd fardeau.

C'est un sac de pain, pensaient-ils..., des légumes... Déjà ils montraient leurs dents et ils dansaient...

Mais quand Yé se fut approché, quand ils purent distinguer ce qu'il leur apportait, ils coururent se cacher, serrés comme souris dans leur trou.

Leur pauvre mère mit ses deux mains sur sa tête...

Une fois dans la case, le vieux Diable s'assit dans un coin, par terre. Il ne bougea plus.

Il ne bougeait pas de la journée... excepté à l'heure des repas.

La famille ne pouvait rien, rien manger. Elle était décharnée.

Lorsque la mère avait préparé le repas de ses enfants ... pauvre femme ! - patates, fruit à pain - le vieux Diable se levait, criait :

« Maman mô ! Papa mô, tout yche mô. » (*Maman morte, papa mort, tous les enfants morts.*)

Et il soufflait sur eux : Ils tombaient tous, raides.

Alors le Diable mangeait le repas ; puis il montait sur la table et souillait les plats.

De nouveau il soufflait sur eux

« Toute moune lévé », disait-il.

Ils se levaient tous.

Et il leur disait :

« Gobe moin ça. »

La famille, qui mourait de faim, se voyait obligée de dévorer les ordures du Diable.

Cela durait depuis quelques jours. Malheureusement les femmes ne montent pas le *Gros-Morne*... Celle de Yé lui dit :

- Va donc trouver *Bon Dié*, et demande-lui conseil.

Yé partit très tôt, très tôt, un bon matin à la piquerette du jour⁸.

Il marcha, il marcha, il marcha jusqu'au sommet du Morne Lacroix. Alors, il cogna contre le ciel, appela le Bon Dieu

- Que veux-tu, Yé ?

Et Yé de raconter ce qui se passait chez lui. Dieu lui répondit :

- Je le savais déjà ; mais, mon pauvre Yé, à quoi bon t'indiquer le remède ? Tu es incapable de t'en servir. Ta gloutonnerie te perdra toujours. Te souviens-tu des Poux-de-Bois ?

« Il te faudrait ne rien manger avant de rentrer chez toi, au bas du Morne ! *Pour lors*, à midi, quand ta femme aurait préparé le repas des enfants, au moment où le Diable se lèverait, tu dirais :

Tam ni pou tam ni bé !

« Le Diable tomberait foudroyé.

Yé promit au Bon Dieu d'être sage en route ; il salua le Bon Dieu et s'en alla.

Tout le long de la route il ne cessait de répéter

⁸ Le texte dit *pipiri du jour*. Le pipiri est l'oiseau du matin. *Au pipiri du jour*, c'est la première lueur du jour où chante le pipiri.

Tam ni pou tam ni bé ! Tam ni pou tam ni bé !

Mais il lui fallait franchir le bras d'une rivière, et sur le bord de la rivière les goyaviers avaient pour lui mille sourires. Il fit effort pour tenir bon : la malédiction des Poux-de-Bois le poursuivait.

Enfin, Yé s'abandonna ; il mangea tant qu'il put ; et à mesure qu'il mangeait, il oubliait les recommandations que Bon Dié lui avait faites.

Après les goyaves, ce furent des prunes vertes, zicaques, caratas, enfin toutes les vieilles petites *cochonneries* aigres qui lui tombèrent sous la main.

Il avait les dents comme glacées en arrivant dans son village. Il eut peine à dire à sa femme de préparer le dîner.

La maisonnée était à la joie ; elle se voyait bientôt délivrée.

Le Diable se leva une fois encore... Yé avait les dents si agacées qu'il ne pouvait plus rien dire. Au lieu de :

Tam ni pou tam ni bé !

Il ne trouva que :

Anne toqué Diabe-là cagnan.

L'effet fut nul.

Le Diable parut y être accoutumé. Il souffla sur eux, les renversa comme morts, mangea ce qu'il y avait à manger et quand il eut souillé les plats

- Gobe moin ça, fit-il.

Ils étaient bien obligés de manger, tout...

Et ils mouraient debout. - Deux fois encore Yé gravit le Morne La Croix ; deux fois il déranga inutilement le pauvre Bon Dieu, et deux fois encore il mangea trop de *cochonneries* vertes sur la route.

La mère vivait étendue de son long, et s'arrachait les cheveux.

Heureusement pour la pauvre femme, un de ses enfants, - un petit bonhomme - était plus futé qu'un rat. Il s'appelait Ti Fonté⁹ et méritait bien son nom. Lorsqu'il vit sa mère ainsi pleurer, il lui dit :

- Maman, envoie donc papa trouver Bon Dié. J'ai une idée.

La mère n'ignorait rien de sa subtilité ; elle sentait qu'il lui cachait quelque chose.

Elle envoya son mari une dernière fois chez le Bon Dieu.

Yé portait jour et nuit, qu'il fût froid ou chaud, un de ces longs -vêtements appelés « lavalasse », pourvus de deux grandes poches.

Comme son père se préparait à partir, Ti Fonté, *floup !* entra dans l'une de ses poches.

Arrivé au sommet du Morne La Croix, le petitou sortit ses oreilles afin d'entendre les paroles du Bon Dieu.

A nouveau le Bon Dieu tança Yé vertement.

Mais il était si bon qu'il prit la peine de répéter

Tam ni pou lam ni bé.

Ce ne fut pas perdu pour tout le monde. Ti Fonté eut vite fait d'apprendre sa leçon.

Il aiguisait sa petite langue en pensant à sa mère, à ses pauvres frères qui mouraient de faim.

Yé descendit comme d'habitude, se bourrant de fruits verts.

⁹ Ti Fonté : petit effronté, avec une nuance de malice très accentuée.

Quand il arriva chez lui, quand il enleva son paletot, Ti Fonté, d'un bond, *plap !* sauta à terre et courut à sa maman :

- Prépare quelque chose de bon, maman ; tout sera pour nous aujourd'hui. *Bon Dié* n'a pas parlé pour rien.

Alors la mère prépara un bon, bon calalou-crabes, un gros tonton-bananes, matété cirique, plusieurs Calebasses couscayes, un ou deux régimes-figues, bref un grand dîner, avec une chopine de tafia pour arroser la fête, comme on dit.

Le Diable, lui, était sûr de son affaire, évidemment.

Tout étant prêt, il se leva ; mais Ti Fonté se leva aussi, criant de toutes ses forces :

Tam ni pou tam ni bé.

Le Diable poussa un cri, un cri que l'on entendit jusqu'au fond de l'Enfer, et tomba raide, mort.

Cependant Yé, le pauvre sot, disait toujours

Anne toqué Diabe-là cagnan.

Il n'était bon à rien.

Et donc, sa femme avait grande envie de l'envoyer coucher au lieu de le laisser manger toutes ces bonnes choses. Mais cette femme était si bonne femme qu'elle le laissa manger, malgré tout, avec ses enfants.

Le matin les surprit à se gaver les tripes. *Pauv' piti !*

... Le Diable commençait à sentir mauvais. Il était tout gonflé... si gros que personne ne pouvait le bouger. Les enfants, bien nourris, étaient pleins de force.

Yé attacha une grosse corde au pied du Diable et tous se mirent à tirer ensemble.

Ils tirent, ils tirent, ils tirent, enfin ils tirent comme on traîne un chien crevé jusqu'aux *raziés*¹⁰ et l'abandonnent là.

Les voilà débarrassés, les pauvres, n'est-ce pas ?

Or, quelques jours après, ce vieux propre-à-rien s'en allait à la chasse... soi-disant.

Il portait un lot de flèches... C'est au Diable qu'il pensa.

Il voulut savoir à quel point il en était.

*

Fouinq ! L'épouvantable odeur ! Les tripes gonflées étaient hautes, aussi hautes que la montagne Pelée, et de toutes les couleurs : elles étaient bleues, et puis jaunes, et puis vertes, prêtes à éclater.

Yé, comme un *foutu sot*, tira une flèche en l'air qui vint juste se planter dans le nombril du Diable.

Alors, Yé ne voulut pas perdre sa flèche. Il grimpa, et l'arracha.

Puis, l'imbécile la porta sous son nez pour sentir cela, pour bien s'assurer de l'odeur du Diable.

Qu'avait-il fait, mes amis ?

Son nez s'enfle comme un pot de raffineur¹¹.

Yé ne peut plus marcher tant ce nez est lourd.

¹⁰ Raziés : halliers propres aux pays tropicaux, comme le maquis à la Corse.

¹¹ Allusion aux pots dans lesquels on mettait le sucre sorti de la raffinerie, sur la plantation.

Nouvelle visite à Bon Dié qui lui dit :

- « Ah, mon pauvre Yé, tu seras donc jusqu'à ta mort le plus grand sot du monde.

« Mais je consens à te rendre encore un petit service ; je veux bien te débarasser de ça.

« Écoute-moi : demain, bon matin, avant le jour levé, prends un grand fouet et bats les bois ; assemble tous gibiers porteurs de plumes sous la Roche de la Caravelle et dis-leur que Moi, Bon Dié, je les veux voir prendre un bain de mer. Devant le bain, tu leur feras ôter plumes ainsi que becs, et déposer sur le rivage.

« Ce pendant, tu choisiras un nez parmi leurs becs. »

Yé, le pauvre Yé, n'hésita point.

C'est ce qu'il fit.

Le gibier à l'eau, il choisit un nez dans le tas : à la place il déposa son pot de raffineur.

Quel nez avait-il pris ?

Le nez du pauvre Coulivicou lui était tombé sous la main.

Et c'est pourquoi depuis ce jour le coulivicou ¹² a si grande honte de soi !

¹² Colivicou ou Colin-vicou est un oiseau du pays qui a l'air taciturne... triste, avec un bec énorme à proportion de son corps. (*Note de Lafcadio Hearn.*)

Trois fois bel conte...

SOUCOUYAN ¹³

[Retour à la table des matières](#)

- Bo-bonne fois...
- Trois fois bel conte.

Rendre service donne mal au dos.

Un pauvre homme en fit certain jour l'expérience.

.....

- Un brave homme et qui était marié !!!
- Vous l'avez deviné : sa femme ne valait pas grand'chose. Elle était mauvaise comme une gale de sept ans.

Bon chien n'attrape jamais bon os.

Pour lors il était bien malheureux, le pauvre !... Chaque jour sa femme for-geait mille extravagances, à le rendre fou ! Il avait essayé de secouer son joug, mais en vain. Il dut se persuader que cela ne pouvait pas changer.

Laver ses mains, les essuyer par terre... à quoi bon ?

¹³ *Soucouyan*, appelé aussi *volant*, c'est-à-dire personne « engagée » avec le Diable et qui se promène dans le ciel sous la forme d'une boule de feu.

Un beau jour...

Le soleil allait quitter l'horizon ; toutes bêtes dormaient déjà, la nuit tombait...

- J'ai une envie folle de manger du gibier, dit la femme à son mari.

- A cette heure, ma chère, tu n'y penses pas ! Les poules elles-mêmes sont cou---ées. Je connais le bois, pas vrai ? Eh bien ! il me serait impossible d'y trouver quoi que ce soit.

- Je veux, t'ai-je dit, je veux manger du gibier !

- Bon !!! Un de ces jours, ma chère, tu me demanderas la lune en court-bouillon, le soleil en fricassée.

« Crois-tu que je pourrai te les donner ?

La femme ne répondit mot : elle frappa du pied. Puis elle saisit le pilon d'un mortier, un gros bâton lélé ¹⁴.

Le pauvre homme avait compris : il prit le large, emportant son fusil.

Quand il arriva aux balisiers, il commençait - *un brin* - à faire nuit. Il regarda à droite, à gauche.

Quel prétexte trouver pour rentrer ? Les coups pleuvraient drus...

Il marcha, il marcha, il marcha... jusqu'au fond des grands bois.

Enfin, il vit sur un arbre un bel oiseau posé ses plumes avaient la couleur des jours passés ; on aurait juré qu'elles étaient lumineuses.

L'homme n'était pas poltron. Il regarda l'oiseau se balancer par-ci, par-là, et il l'entendit chanter doucement :

« Dédé connan, dédé a lépé

« Dédé connan, laissé moin dômi. »

¹⁴ Ustensile de ménage créole. (Voir notes plus loin.)

Il voyait bien qu'elle n'était pas une créature du Bon Dieu, cette bête aussi grosse qu'un enfant.

Mais lui avait peur de sa femme : il épaula son fusil.

L'oiseau chanta plus fort :

« Visé bien, visé bien... yon glan, yon glan ! (*bis*).

« Moin foucoclé... yon glan ;

« Moin tremblé pié... yon glan ;

« Moin tini diablocouè... yon glan ! ¹⁵

L'homme le descendit ¹⁶ tout de même et le mit dans sa gibecière ; pourtant il avait peur : des ailes lui poussèrent aux talons.

A son retour, il montra le bel oiseau.

Comme ils furent contents !

Il y avait sur la table, pour le dîner, miganchoux, tourlourous pleins d'oeufs, (mangez-moi donc, disait ce plat, tant il paraissait bon), court-bouillon d'écrevis-ses, quelques volants frits, bon babacha qui faisait venir l'eau à la bouche, enfin, enfin, toutes sortes de bonnes choses...

La femme les mit de côté pour le lendemain.

Elle ne voulait manger que le gibier. Ma foi ! il était assez gros pour nourrir toute la famille.

Elle prépara une bonne sauce piquante, l'entoura de quelques couscouches ; ils mangèrent jusqu'à la dernière bouchée.

Et puis ils allèrent se coucher.

¹⁵ « Visez-moi bien, visez-moi bien... yon glan, yon glan !

« Je suis ensorcelé... yon glan ;

« Je fais trembler les pieds... yon glan ;

« J'ai le diable au corps... yon glan ! »

¹⁶ *Foulibas*, dit Lafcadio Hearn.

Venez voir maintenant le plus beau !

Comme ils étaient en plein sommeil, voilà leur ventre qui se met à gargouiller.

Et dedans leur ventre, ils entendirent une voix

« Vomi moin"Vomi moin... yon glan ! (bis).

« Moin foucoclé... moin glan

« Moin tremblé pié... moin glan

« Moin tini diablocouè... moin glan. » (bis).

Par bonheur ils finirent tous par vomir le gibier ; cela leur sauva la vie.

Ils entendirent alors :

« Semblé moin, semblé moin - yon glan, yon glan (*bis*).

« Moin foucoclé...yon glan ;

« Moin tremblépié... yon glan ;

« Moin tini diablocouè... yon glan » (bis).

Alors le père, la mère, les enfants entreprirent de tout ramasser... et l'oiseau chantait toujours

« Colé moin, colé moin... yon glan (*bis*)

« Moin foucoclé... yon glan,

« Moin tremblé pié... yon glan,

« Moin tini diablocouè... yon glan » (bis).

Les misérables rassemblèrent les morceaux ; ils refirent l'oiseau du mieux qu'ils purent.

Elle-même, la bête, ajusta les ailes, les jambes ; elle avait hâte, le jour s'ouvrait ; elle disait :

« Metté plimm, metté plimm.. . yon glan (*bis*) ;
« Moin foucoclé... yon glan ;
« Moin tremblépié... yon glan
« Moi tini diablocouè... yon glan (*bis*.

Quel travail, mon Dieu Seigneur !

La famille suait à grosses gouttes, les plumes volaient dans toute la maison, et puis dehors, et puis tout partout, jusque sur les mornes voisins.

On avait brûlé douze caisses de bougies, la nuit ; ils mouraient de fatigue tant ils s'étaient hâtés, et ils cherchaient encore, toujours, des plumes, toujours, pour les coller sur le corps de l'oiseau.

Pendant ce temps l'oiseau tout doucement, en faisant le compte de ses plumes, continuait à chanter comme il chantait dans les bois :

« Dédé connan dédé à l'épé ;
« Dédé connan, laissé moin domi ! »

Il lui en manquait...

Alors il les pressa, chanta vite, vite ; ses yeux brillaient : le jour allait venir.

« C'est pa toutt, c'est pas toutt... yon glan (*bis*).
« Moin foucoclé... yon glan ;
« Moin tremblépié... yon glan ;
« Moin tini diablocoué... yon glani » (*bis*).

Ils sentaient venir la mort.

Mais ses yeux les magnétisaient ¹⁷, et ils recouvraient de nouvelles forces.

Ils cherchèrent et découvrirent jusqu'à la dernière plume.

L'oiseau s'étant bien secoué, trouva enfin son compte ; il chanta plus vite :

« Poté moin, poté moin... yon glan (*bis*) ;
« Moin foucoclé... yon glan
« Moin tremblépié... yon glan
« Moin tini diablocouè... yon glan. » (*bis*)

C'était payer cher sa gourmandise !

La bête était pressée. Il fallait arriver au bois avant le jour Eux se tuaient de courir tant elle avait hâte d'être posée sur la branche où ils l'avaient trouvée.

On arriva avant le jour, et elle chanta encore en se balançant par-ci, par-là :

« Dédé connan, dédé à Pépé ;
« Dédé connan, laissé moin dômi »

La famille ne demanda pas son reste : elle s'enfuit si vite que l'aube ne la surprit pas dans le bois.

Et depuis ce jour Madame laisse un peu plus souvent la paix à Monsieur, car Monsieur saurait bien lui dire :

Toute parole n'est pas bonne à dire,
Tout mets n'est pas bon à manger,
N'oublie pas, ma chère, le proverbe qui dit :
« *Quand le cabri boit, c'est le mouton qui est saoul.* »

¹⁷ Té ka fait la maniétise.

Trois fois bel conte...

PÉ-LA-MAN-LOU

[Retour à la table des matières](#)

- Bo-bonne fois...
- Trois fois bel conte 1

Il y avait une fois un galopin têtu comme une jeune bourrique.

Sa mère, sa *Da*¹⁸, le grondaient sans cesse, mais en vain... Pour être un parfait mulot, il ne lui manquait que deux grandes oreilles.

On lui avait prédit toutes sortes de misères. Le chien lui-même, de loin, les voyait venir.

Pour lors, un jour qu'il faisait beau, il partit à la promenade avec sa mère, emportant une flûte qu'on lui avait offerte au jour de l'an.

Il l'aimait beaucoup, sa flûte.

Quand il fut las d'en jouer il la posa sous une pierre au bord de la route et se mit à gambader.

*

Le soleil se couchait. Il donna la main à sa mère pour rentrer au village.

¹⁸ *Da* : nourrice.

Ils marchaient depuis longtemps déjà... Et l'enfant se rappela qu'il avait oublié sa flûte.

- Retourner dans le bois à cette heure !... Tu n'y penses pas, mon fils ! Tu n'y rencontrerais créature du Bon Dieu.

Mais elle n'avait pas tourné le dos qu'il filait comme une flèche.

« J'ai bien le temps, pensait-il ; je n'ai pas les jambes d'un poulet, moi. »

Il courut, il courut, il courut...

La flûte fut retrouvée là où on l'avait laissée. Cependant, le jour était tombé.

La Nuit !!!

Des conseils de sa mère il se souvient maintenant. Il blêmit.

Pour lors il se sent défaillir en voyant s'arrêter devant lui, barrant la route, un Cheval qui porte deux cornes immenses.

Le Cheval parle :

- D'où viens-tu, mon petit bonhomme ? A cette heure, les enfants doivent être rentrés chez eux, près de leur mère.

- Je viens du bois où j'avais laissé ma flûte.

A peine a-t-il la force de répondre.

- Tu sais donc jouer de la flûte.

- Oui, dit le marmot.

- Joue donc pour moi.

L'enfant tremblait, tremblait ; il chanta pourtant — en s'accompagnant de sa flûte ¹⁹ :

« Péla man lou, péla man li
« Péla man li, péla man lou,
« Corali belli, corali belli,
« Péla man li, péla man lou,
« Lou péli péla péli pélam,
« *Plam !* »

La grosse bête en fut toute émue : elle n'était point méchante.

- Passe ton chemin, dit-elle, *le plus beau est encore derrière.*

Le pauvre petit mit ses jambes à son cou.

Il connaissait un proverbe qui dit .

« Bon pied sauve mauvais corps. »

Il n'avait pas fait dix pas qu'il entendait souffler comme un vent de tempête.

Droit devant, vers lui, marchait un Dragon.

Ses yeux pleins de flammes brillaient comme le phare de la citadelle.

- Que fais-tu dans les bois à ces heures, marmouset ? Tu n'as donc pas de mère ?

L'enfant répondit, *bien malment* :

- Oui, mais j'étais venu chercher ma flûte.

Le Zombi sortit ses grandes dents blanches et le flaira.

Il l'aurait bien mangé...

- Si tu sais jouer, joue donc pour moi, fit-il pourtant.

Le pauvre trouva encore la force de chanter

¹⁹ Lafcadio Hearn a d'abord écrit : chanté, puis, à la- suite, Il a mis entre crochets [soufflé ?].

« Péla man lou, péla man li
« Péla man li, péla man lou,
« Corali belli, coralli belli,
« Péla man li, péla man lou
« Lou péli péla, péli pélam,
« *Plam !* »

C'était un bon diable aussi celui-là ; peut-être avait-il des enfants à la maison ; et il pensa peut-être à eux.

- Passe ton chemin, mon *fi*ls, *le plus beau est encore derrière.*

L'enfant courut de plus belle, vite, toujours plus vite. Les pieds touchaient la tête.

Il avait si grand peur que ses yeux ne voyaient plus rien...

Pour lors il entendit un grand craquement dans les halliers : un grand désordre, comme un tremblement de terre.

Que vit-il ?

La-Bête-à-sept-têtes.

Elle avait quatorze yeux qui lançaient éclairs et tonnerre. Ses dents étaient longues comme les bambous du Morne-Rouge. La queue faisait sept fois le tour du corps et puis, encore et derrière, traînait sur sept grandes lieues.

C'était la fin.

La Bête ne pardonne pas, mes amis. Tout le monde la connaît.

Elle tourna la ronde autour de lui, parla, et ce fut comme un grand vent.

- D'où viens-tu ? Tu es donc un mauvais sujet ? Te trouver ici, à l'heure où Serpent ouvre son bal dans les bois, l'heure où Zombi galope dans les halliers, l'heure où gambade Lou-Garou, où brille Soucouyan !

Pourtant, comme l'avaient fait les autres, elle demanda au marmot de chanter.

Mais Elle avait faim, faim, grand faim.

Lui n'arriva pas au bout de sa chanson. La Bête l'attrapa, et, de ses sept langues...

Flouara !

Elle l'avala.

Tout fut dit.

La mère, au bon matin, ne trouva pas seulement le plus petit os, à côté de la flûte cause de tout le mal.

Elle pleura.

Le sort des petits entêtés... Le voilà !

Trois fois bel conte...

LA BLEU

[Retour à la table des matières](#)

- Bo-bonne fois...
- Trois fois bel conte 1

Au temps jadis, il y avait une petite fille qui s'appelait Totoye.

Ses parents, des nègres senneurs ²⁰, possédaient de beaux filets et un beau canot pour pêcher leur poisson. Sa mère ne l'aimait pas outre mesure, lui préférant un petit frère qui était tout joli.

Chaque jour que Dieu fait le jour, la mère envoyait ses deux enfants chercher de l'eau dans deux petites Calebasses.

Or, cette année-là, il avait beaucoup plu. Les sources étaient troubles, mais la mère n'en voulait rien savoir. En vain ces pauvres enfants cherchaient-ils de l'eau claire ; elle les battait à leur retour.

Pour lors, Totoye, une fois, versait de grosses larmes au bord de la mer en pensant à la fessée qui l'attendait à la maison.

Pla, pla, plapp, entendit-elle sur le sable et vers elle accourut un beau poisson.

²⁰ Pêcheurs tirant la senne. (*Note de Lafcadio Hearn.*)

- N'aie pas peur, ma fille, lui dit-il... Je ne suis pas méchant ; je ne te ferai aucun mal.

« Ta peine a touché mon cœur. Je veux te venir en aide.

« On m'appelle La Bleu parce que mes ailerons, et puis ma queue sont de cette couleur. Si tu veux m'aimer, si tu veux me promettre le secret, chaque jour je te donnerai une calebasse d'eau aussi pure que le cristal, Chaque jour, de bon matin, je serai là ; tu chanteras la chanson que je t'aurai apprise et tu me verras sortir au-dessus des eaux. »

Il prit la calebasse ²¹, en fit un petit trou dans l'eau, et la lui remit toute pleine d'une eau si bonne qu'elle semblait dire : buvez-moi !

La fillette aimait déjà ce poisson qui était si bon pour elle : elle l'embrassa sur ses deux gros yeux.

Alors le Poisson lui apprit à l'appeler pour qu'il pût la rejoindre sans se tromper.

Son frère la vit revenir avec la bonne eau claire. Il se tourna, se retourna avant de lui demander où elle l'avait trouvée.

Totoye ne voulait rien dire. Elle savait qu'il n'avait pas une bonne âme. Comme tous les enfants gâtés celui-là faisait le malheur de ses amis.

Il était fâché de ces cachotteries.

- Je te surveillerai, ma commère, dit-il entre ses dents.

Et il était malin comme un jeune renard.

*

De bonne heure, au petit jour, Totoye partit, sa calebasse à la main.

Elle arrivait, oui, elle arrivait, quand elle entendit des pas derrière elle ; c'était son frère qui la suivait.

Elle lui dit :

²¹ Dans le manuscrit, *coui*, c'est-à-dire demi-calebasse.

- Retourne donc chez nous, mon fils, je n'ai pas besoin de toi ici. Va-t-en, va-t-en donc.

L'enfant se fit câlin. Il savait la grande bonté de sa sœur, et il savait aussi que Totoye était un petit brin sotté.

- Non, Sésé, laisse-moi là. Je ne bougerai pas. Tiens, je tournerai la tête si tu veux. Mieux encore : voici un panier, renverse-le sur moi. On ne peut rien voir quand on est caché sous un panier..

Totoye était un petit brin sotté, - pour ne pas dire beaucoup. Son frère, lui, avait de l'esprit pour deux.

Pour lors, elle fit ce qu'il voulait, ce petit bonhomme.

S'approchant de la mer, tout près du bord, elle chanta :

« La Bleu, La Bleu,
« Vini pou moin ainmein ou
« La Bleu, La Bleu,
« Pou moin caressé ou ! » ²²

Un éclair n'aurait pas fini de luire que dans l'écume légère, sur l'eau agitée, apparaissait le Poisson.

Il était plus beau que jamais, tant lui était douce cette jeune amitié.

Elle le caressa, l'embrassa, le peigna, lui donna les douceurs qu'elle avait apportées.

Quand ils eurent fini d'échanger leurs tendresses, le Poisson prit la petite calebasse, fit un léger plongeon. Et puis, il rapporta une belle eau claire qui venait de loin, de loin, du lointain horizon.

²² « La Bleu, La Bleu,
« Viens pour que je t'aime,
« La Bleu, La Bleu,
« que je te caresse ! »

Le soleil montait. Totoye voulait rentrer au bourg. Elle embrassa La Bleu une dernière fois.

Et La Bleu s'en fut dans la mer.

*

Le petit frère n'avait rien perdu de ce qui s'était passé - vous vous en doutez bien. - Tout le long de la route, pour ne pas l'oublier, il faisait danser dans sa tête la chanson qu'il avait entendue.

Totoye, la sotté, lui avait demandé :

- Frère, tu as dû t'ennuyer ? Tu ne voyais rien, n'est-ce pas ?

- Ah ! non, Sésé ! Il faisait si noir ! Vois donc ! Mes yeux pleurent à la lumière.

Ils revinrent chez eux : Totoye n'avait aucune inquiétude.

Un peu plus tard Totoye s'en allait travailler dans les champs.

A peine s'était-elle éloignée que le garçon appelait sa mère et lui contait ce qu'il avait vu. Même, il lui fit croire que Totoye était engagée avec le Diable.

La mère le crut sans hésiter car, en ce temps-là, le Diable courait les bois : il ne s'était pas encore fixé en Enfer.

Elle en fit part à son mari. Celui-ci ne vit, dans toute l'histoire, qu'un beau poisson à prendre.

Pour lors, ils complotèrent contre la pauvre malheureuse.

- Il faut l'envoyer quelque part, dirent-ils, il faut l'envoyer chez sa marraine ce soir même, puisque le Poisson vient la voir le matin. Nous lui ferons croire que sa marraine est très malade. Pour lors nous ferons l'affaire.

La fillette revenue, on lui apprit la nouvelle. Elle pleura sur sa pauvre marraine qu'elle aimait beaucoup. De son linge elle fit un baluchon vite attaché, dit bonsoir à ses parents et s'en fut passer la nuit chez sa marraine.

C'était bien loin ; mais Totoye marchait vite, vite. Elle pouvait arriver là-bas avant le coucher du soleil.

Lorsqu'elle passa au bord de la mer, ses yeux se remplirent de larmes : elle se disait qu'elle ne serait pas là le lendemain pour souhaiter le bonjour à La Bleu et son cœur se fendait.

Totoye était une enfant pieuse. Elle avait un chapelet dans une bourse qu'elle portait à son côté. Elle fit une petite croix sur le sable avec une liane, y accrocha son chapelet, se disant -

« Si l'on passe ici, je m'en apercevrai ; on aura tout abîmé. »

Elle n'était pas fine, cette enfant, je vous l'ai déjà dit.

Pour lors, ses pieds dévorèrent la route.

Avant la nuit tombée, elle arriva chez sa marraine, qui fut heureuse de la voir, mais qui n'était point malade, point.

- C'est sans doute une commission mal faite, *chè ti doudoux*, mais je suis bien contente de te voir.

*

Voyons maintenant s'ils avaient perdu leur temps à la maison.

Sur les pas mêmes de Totoye, maman, papa et le frérot aussi, sortaient leurs engins, tous les engins possibles : grosse hache, gros coutelas, gros harpons, cordes grosses comme le bras.

Ils étaient prêts avant le jour.

La nuit leur avait paru longue, longue, longue, et ils s'étaient réveillés très tôt.

Le jour venu, ils étaient sur le sable.

L'homme commença de chanter

« La Bleu, La Bleu,
« Vini pou moin ainmein ou !
« La Bleu, La Bleu,
« Pou moin caressé ou ! »

Pour lors, le Poisson n'ayant pas bougé, la femme dit :

- Mon cher, ta voix est bien grosse. Laisse-moi faire.

Elle chanta

« La Bleu, La Bleu,
« Vini pou moin ainmein ou !
« La Bleu, La Bleu,
« Pou moin caressé ou ! »

La Bleu ne parut point.

- Moi j'ai la voix d'une fille : laissez-moi l'appeler, proposa le garçon.

Alors il chanta .

« La Bleu, La Bleu,
« Vini pou moin ainmein ou !
« La Bleu, La Bleu,
« Pou moin caressé ou !... »

L'eau bouillit, une belle écume s'étala et parut le plus beau poisson que l'on vît jamais.

Ils étaient contents ; c'était bien le cher ami qu'ils attendaient.

Vous savez, vous autres, que devant les poules le cafard n'a jamais raison... Eh bien ! en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ils tombaient sur ce poisson à bras raccourcis.

La pauvre bête eut beau se débattre. Papa savait son métier. Il la découpa à grands coups de hache... elle se refroidit.

Quelle belle aubaine !

Ils en vendirent tout ce qu'ils purent, et puis ils en salèrent, ils en rôtirent, firent court-bouillon, friture, et il leur en resta de quoi manger pour plusieurs jours.

*

Vous vous souvenez que la fillette avait trouvé sa marraine en parfaite santé. Pour lors, elle ne voulut point s'attarder ; le lendemain même elle revenait chez sa maman.

Non loin de la maison, elle regarda la mer, et la mer lui parut d'une couleur incertaine : on eût dit du sang.

La croix avait été renversée ; le chapelet avait disparu.

Ce n'était pas l'heure de La Bleu, elle n'avait aucun espoir de le voir.

Elle passa, triste.

Totoye était bien lasse en arrivant.

Sa mère lui donna de quoi manger : elle avait grand faim. Tout d'abord, elle mangea avec appétit, mais, au poisson, les bouchées lui échappèrent et tombèrent à ses pieds.

Totoye devint pâle, pâle ; elle sentit son coeur l'abandonner. Elle partit en courant vers la mer, comme une folle.

Vous auriez pensé à la voir que Totoye avait le Diable à ses trousses.

Elle se mit à chanter, mais elle pleurait : ce n'étaient que sanglots :

« La Bleu, La Bleu,
« Vini pou moin ainmein ou !
« La Bleu, La Bleu
« Pou moin caressé ou ! »

Pour lors, un petit bout de queue qui avait échappé au massacre sauta devant elle, plein de reproches.

Totoye faillit mourir quand elle sut ce qui s'était passé.

C'était fini. Jamais plus elle ne reviendrait chez ceux qui avaient tué son bel ami.

- Pauv' La Bleu ! Il m'aimait tant sur la terre !!! La case de sa marraine était trop loin...

Elle s'enfuit dans les bois, cherchant la mort.

C'est un gros cheval qu'elle rencontra :

- Chouval, Chouval, vite, tuez-moi ! ! Mon beau Poisson n'est plus. Le monde n'est rien pour moi.

Le Cheval répondit :

- Non, Manzelle, non, Manzelle, vous êtes trop jolie fille, je ne peux pas vous tuer.

« Rentrez chez votre mère !

Le Cheval s'en alla.

La petite chanta, pensant à sa marraine :

« Nénneine, caye man iman,
« Cayemoin iman, c'est dé cayeman. »

Elle pénétra plus avant dans les bois : la lune n'était pas levée.

Elle rencontra un Lion qui remua la queue.

- Lion, Lion, vite, tuez-moi ! Mon beau Poisson n'est plus ; le monde n'est rien pour moi.

Le Lion regarda toute cette tristesse, - pourtant, la bête n'est guère sensible.

- Non, Manzelle, non, Manzelle, vous êtes trop jolie fille,

« Je ne peux pas vous tuer,

« Rentrez chez votre mère ! »

La petite chanta :

« Nénneine, caye man iman,

« Cayemoin iman, c'est dé cayeman. »

Le Lion la regardait pleurer. Sa queue remuait toujours un peu.

La petite chanta encore une fois

- Lion, ô Lion, ô vite, tuez-moi !! Mon beau Poisson n'est plus. Le Monde n'est rien pour moi.

Le Lion, comme vous savez, n'est pas bête patiente : il eut peur que cela ne finît mal pour la fillette. Il s'en alla au plus vite, la laissant toute seule.

Son désespoir grandissait tandis qu'elle s'avançait plus avant, au fond, au fin fond des bois.

Alors elle vit venir à elle un gros Éléphant.

- Léfant, ô Léfant, vite tuez-moi ! Mon beau Poisson n'est plus. Le monde n'est rien pour moi !

L'Éléphant avait hanté bien des bois, mais il n'avait jamais entendu pleurer un enfant.

Il regarda. Ses yeux s'ouvrirent un peu plus. Il dit doucement :

- Non, Manzelle, non, Manzelle, vous êtes trop jolie fille,

« Je ne peux pas vous tuer ;

« Rentrez chez votre mère ! »

Totoye chanta son air :

« Nénneine, caye moin iman,

« Caye moin iman, c'est dé caïman. »

L'Éléphant, vous savez, est une bête de poids. Il ne se déplace pas aussi aisément qu'il le voudrait. Pour lors, il dut rester là, lui, après sa réponse.

Mais elle l'importuna tant et tant, elle chanta tant et tant de fois :

- Léfant, ô Léfant, ô vite, tuez-moi ! Mon beau Poisson n'est plus ; le monde n'est rien pour moi !

Qu'il perdit patience.

A la fin, l'Éléphant lui dit avec colère

- Qu'as-tu donc pour crier ainsi, petite ?

Elle répondit :

- J'ai du chagrin.

- Je n'en ai jamais eu, fit-il, mais je sais, pauvre ma fille, que c'est un plat que l'on ne digère pas, c'est une gale qu'on ne guérit point. - S'il te plaît, je veux bien t'aider. Passe donc derrière moi...

Et il l'envoya... jusqu'au ciel. ...

...Elle ne souffrirait plus.

Trois fois bel conte...

NANIE ROZETTE

[Retour à la table des matières](#)

- Bo-bonne fois...
- Trois fois bel conte !

Les enfants gourmands ? Non, il ne faut point m'en parler.

C'est le premier désordre que la terre ait connu.

Par la bouche, le Diable nous mène droit en Enfer, quand il lui plaît.

Il y avait une fois une fillette aussi vorace qu'un congre. Sa mère l'avait grondée, l'avait battue comme plâtre ; en vain. Elle ne l'avait point guérie de ce vilain défaut.

Manger ? Quelle affaire ! Surtout si l'on s'avisait de vouloir partager son dîner.

Une de ses petites voisines, un jour, était venue passer la journée chez elle.

Manzelle remplit son assiette de toutes sortes de bonnes choses : migan, avocats et farine manioc, court-bouillon-crabe cirique, poingole ²³, morue et chatron en pimentade ; et s'en alla hors de la maison chercher la solitude

²³ Pois en gaule, variété de pois très goûtés à la Martinique.

Elle n'était bien nulle part

Là, il y avait un chien,

Là, un petit chat,

Là, il y avait trop de mouches,

Là, un perroquet ²⁴,

Là, trop de fourmis...

Et ils pouvaient lui demander la moindre part.

Fouinque !... Vous comprenez maintenant, vous autres, jusqu'où allait sa gourmandise.

Enfin, enfin, elle trouva loin, loin, loin, au creux d'un ruisseau, un rocher grand comme une maison.

Elle eut assez de courage pour monter tout dessus, en haut.

Assise là, bien comme il faut, elle mangea son content ; personne n'allait venir, si haut, lui demander ses miettes.

Quand elle eut fini de manger, elle eut soif.

Le beau spectacle !

Accourez tous...

Manzelle ne pouvait plus bouger : elle était collée sur le rocher, collée à la colle forte.

Elle se mit à crier :

« Ouaille, ouaille, ouaille 1 Cette fois, je suis perdue. »

Et elle pleura, pleura...

A l'horizon, le soleil descendait.

²⁴ Je lis, dans le manuscrit, *parot* ; sans doute est-ce le mot anglais lui-même (parrot) que Lafcadio Hearn aura employé. Ce mot, à ma connaissance, n'appartient pas au vocabulaire des Antilles françaises. Il était en usage dans les Antilles anglaises il n'y a pas un siècle, et à la Nouvelle-Orléans, où Lafcadio Hearn peut l'avoir entendu.

Une chance pour elle : elle avait une Maman ; *C'est un bâton, celui-là, qui jamais ne nous casse dans la main.*

Pour lors, sur le tard, la maman de Nanie ne la voyant pas revenir, s'en alla battre les bois.

Après marches et contremarches, elle arriva près du rocher.

- Ah, pauvre petite, c'est donc cela que tu as fait de ta journée ! Te voilà montée sur la Roche du Diable ; quel malheur ! mon enfant !

Nanie éclate en sanglots. Elle voudrait se dresser, elle ne peut. Des *rafales de larmes* lui coulent des yeux.

La mère voyait tomber le jour : elle savait ce qui allait arriver.

Elle se précipita, courut chercher cinquante charpentiers. Et cinquante charpentiers s'en vinrent avec elle en courant.

Une maisonnette s'éleva au-dessus du Rocher : dans la porte, on avait placé une bonne petite serrure.

À Nanie, sa mère remit la clef.

- Ne fais pas de sottises, lui dit-elle. N'ouvre la porte à personne. À moi seule tu ouvriras quand tu entendras ma chanson.

N'oublie pas, n'oublie pas ! non !

Elle revint chez elle. Demain, au petit jour, elle serait là.

Bonnes gens, vous avez compris que ce rocher c'était la Roche-du-Diable-la-Gourmandise.

Aussi bien, la nuit venue, le Diable retourna à son rocher. C'est là que se faisait le Sabbat : la ronde de Satan ; là que s'assemblaient Zombi, Soucouyan, Loup-Garou, Agoulou.

Les Engagés de Satan n'étaient guère contents, n'est-ce pas ?

Le Rocher, c'était la table où le Diable les enduisait de graisse de serpent, d'huile de trépassés, de phosphore, et des mille ingrédients qui, la nuit, donnent à Zombi sa clarté.

Le Diable leur jura qu'il aurait son rocher le lendemain.

Il fit trois fois la culbute ; de sa queue, comme d'un fouet, il cingla la chaudière ; fit la voltige, planta ses cornes dans la porte, débita tous les kyrie de l'Enfer...

Et disparut.

Au premier chant du coq, la mère revient. Elle chante :

« Nanie Rozette,
« Moin di ou,
« Nanie Rozette,
« Dita Rozette,
« Dita Rozette,
« C'est moin Nanie ;
« Bagui di, bagui di, quin !
« C'est moin, Nanie ;
« Dita Rozette, dita Rozette
« C'est moin, Nanie. »

L'enfant ouvre la porte sans tarder : Maman l'embrasse, lui donne à manger, la peigne, la console de toute son âme, lui répète ses recommandations, et s'en va, l'esprit tranquille.

Mais, vous autres, le Diable n'était pas loin... Il était là, sous la main, tassé dans une touffe de bambous. Il avait tout vu, tout entendu. Et il riait dans sa barbe.

Sa langue, il l'affilait.

Midi. Maman allait venir. Il se mit à chanter :

« Nanie Rozette,
« Moin di ou... »

Mais la voix du Diable, une grosse voix, une voix rauque !!!... L'enfant n'était pas si bête. Elle se dit en elle-même :

Oh, ce n'est pas maman, non !

et n'ouvrit point.

Maman arrive enfin ; Nanie lui raconte ce qui vient de se passer.

- Ne commets pas d'imprudence, dit-elle, ou malheur à toi. N'oublie pas, n'oublie pas !

Et elle reprend le sentier du retour, en attendant l'heure du dîner.

Que fait alors le Diable ? C'est ce que nous allons voir.

Le Diable, mes amis, partit à toute vitesse chez le forgeron, chemin de Croche-Mort :

- Compère, bats ma langue ; je la voudrais toute mince. Je chante à une noce. Je paierai : mille francs.

Le forgeron prend son plus gros marteau ; il frappe, il frappe... à n'en pouvoir plus.

Et le Diable ayant payé, se retire.

Il n'était pas six heures.

Alors, il chante :

« Nanie Rozette
« Moin di ou,
« Nanie Rozette

« C'est moin, Nanie ;
« Bagui di, bagui di quin !
« C'est moin, Nanie ;
« Dita Rozette, dita Rozette
« C'est moin, Nanie. »

La voix était encore un peu enrouée ²⁵.

L'enfant comprit - ce n'était pas sa mère. La porte resta fermée : dur comme clou.

Lui, ne voulait pas perdre son temps. Il pouvait encore... le soleil était haut.

Le forgeron de Croche-Mort le vit arriver ventre à terre.

- Forgeron, vite, forgeron ! L'enclume ! Bats ma langue, bats-la sans arrêt ; fais-en une feuille de carton ; non ! une feuille de papier. Soixante mille francs, mon ami, si le travail est bien fait.

Voilà Forgeron à l'œuvre : il sue à grosses gouttes. Il y met toute sa force. Il bat, il bat et tant, et tant !!!

La langue du Diable ?

C'est maintenant la tendre feuille du bananier.

Quelle joie ! Il donne l'argent promis et s'en va ; il file, vite, vite, vite.

Assez tôt il arriva :

« Nanie Rozette,
« Moin di ou,
« Nanie Rozette
« C'est moin, Nanie ! ... »

La voix était douce, elle était claire.

L'enfant n'attendit pas le reste. La porte s'ouvrit, devant sa mère, croyait-elle.

²⁵ Voir, à la suite, variantes de Nanie *RoZelie*.

Le Diable la dévora comme une chevrette.

Quand arriva la mère, la minute d'après, elle ne trouva qu'un lambeau de robe, et un tout petit os qui lui raconta l'aventure.

Elle pleura, comme seule une maman sait pleurer son enfant.

Ce même soir, le Diable donnait un grand, grand dîner.

Personne n'est plus fort que le diable.

Trois fois bel conte...

VARIANTES

VARIANTES DE NANIE ROZETTE

[Retour à la table des matières](#)

Lafcadio Hearn indique deux variantes dans son manuscrit. Je les reproduis littéralement

Première variante.

Selon une autre version le péché mignon de Mlle Nanie c'était la coquetterie. Sa mère l'envoie à la fontaine pour de l'eau : au lieu de se hâter elle s'assise sur une roche pour s'admirer dans un petit miroir qu'elle porte dans sa poche. La roche, c'est la « roche Grand-Diabe ».

Deuxième variante :

Selon une autre version le, forgeron avertit le Diabe qu'il ne faut pas mangé rien avant le temps de chanter ; mais le Diabe, ayant faim, mange « Yon Zanolli ». Tout de suite sa voix devient épaisse.

D'autre part, *E. Flavia Léopold*, l'excellent poète de *Nos Antilles*, m'envoie la note suivante :

L'histoire de la *Roche du Diable* est populaire à la Martinique ; elle m'a été racontée dans mon enfance.

Il en existe plusieurs versions, mais certaines circonstances restent les mêmes.

La jeune fille, pour une raison quelconque, a désobéi à sa mère et s'est assise sur le rocher fatal autour duquel on construit une maison. Dans la version que je connais le mieux ses parents la délivraient de son agresseur.

NOTES ET COMMENTAIRES

[Retour à la table des matières](#)

Les notes suivantes, extraites de l'oeuvre antillaise de Lafcadio Hearn, tendent à préciser le milieu évoqué par le conteur. (*Traductions de Marc Logé*, édit. du *Mercur de France* et *Mss des six contes publiés plus loin.*) C'est, en somme, Lafcadio Hearn commenté par lui-même.

Babacha : ...*quelques volants frits, bon babacha (Soucouyan)*. L'herbe de mer avec des épinards, du pourpier et des bananes vertes ; un morceau de petit salé et beaucoup de piments. (*Manuscrit de Soucouyan, note.*)

Balisier : ...*quand il arriva aux balisiers...* (*Soucouyan*). Ce sont les petits bois ainsi appelés pour les distinguer des grands bois. Des multitudes de balisiers, de goyaves sauvages se mêlent aux petits arbustes qui poussent de chaque côté du chemin. De belles fleurs croissent ici... de jolies fleurs rouges. (*Contes des Tropiques : La Pelée.*)

Bâton lélé : ..*Elle saisit le pilon d'un mortier, un gros bâton lélé (Soucouyan)*. Cyrillia prend une noix de coco verte, elle en tranche un côté de façon à faire un trou béant et elle verse ensuite l'eau opalescente dans un bol ; elle y ajoute alors un oeuf frais, un peu de genièvre, de la muscade râpée et beaucoup de sucre. En-

suite, elle bat ce mélange avec un *bâton lélé*. Le *bâton lélé* est un article de cuisine indispensable dans tout ménage créole : c'est une branche à plusieurs rameaux qui pointent à angles droits comme les rais d'une roue. En faisant tourner rapidement ce bâton entre les doigts, on mélange le breuvage instantanément. (*Conte des Tropiques. Ma bonne.*)

Bel air : ...*Bon Dié, mon maître, vous demande votre grand tambour bel air.* (*Conte Colibri.*)

Les négresses travaillaient aux champs en chantant des *belais*, au rythme du *ka* (*Youma*). Les anciennes danses africaines, la *caleinda* et la *bélè* se dansent le dimanche au son du tambour dans presque toutes les plantations de l'île... Dans les jours passés, les improvisations qui donnèrent leur nom à une forme de danse, *bélè*, étaient souvent des poésies en vers libres, pleines d'images pittoresques. J'en cite une qui me fut dictée par un laboureur, près de Fort-de-France. (*Esquisses Martiniquaises : La grande Anse.*)

Blip, blip : ...*Il le fait sonner blip, blip, blip, blim, blim.* (*Conte Colibri.*)

Le bruit du tambour bien joué exerce un pouvoir farouche qui produit et domine toute l'exaltation de la danse. C'est un roulement double et compliqué qui s'élève et retombe d'une façon toute particulière. Les onomatopées créoles, *blip, blip, blip, blip*, ne rendent pas exactement ce roulement, car chaque *blip* ou *blip* représente vraiment une série de sons qui se succèdent trop rapidement pour être imités par un langage articulé. (*Esquisses : La Grande Anse.*)

Bo-bonne fois : ...paroles traditionnelles qui annoncent que le conteur est prêt à parler. (*Youma.*)

Bouenné : ...*Pouesson-à pa bouenné piess.* (*La Bleu.*)

Mais voici la bande des « Intrépides » qui jouent la *bouéné*. C'est un air de danse et c'est aussi le nom d'une façon de danser particulière et effrénée. Les danseurs s'avancent en vis-à-vis ; ils s'étreignent, se pressent et se séparent pour

s'étreindre de nouveau. C'est une danse fort ancienne, d'origine africaine. C'est peut-être la même dont le Père Labat écrivait, en 1722 :

« Cette danse est opposée à la pudeur. Avec tout cela elle ne laisse pas d'être tellement du goût des Espagnols créoles de l'Amérique, et si fort en usage parmi eux qu'elle fait la meilleure partie de leurs divertissements, et qu'elle entre même dans leurs dévotions. Ils la dansent même dans leurs églises et à leurs processions ; et les religieuses ne manquent guère de la danser la nuit de Noël, sur un théâtre élevé dans leur choeur, vis-à-vis de leur grille qui est ouverte, afin que le peuple ait sa part dans la joie que ces bonnes âmes témoignent de la naissance du Sauveur. » (*Esquisses Martiniquaises : La Vérette.*)

Calalou-crabes : ...La mère prépara un bon, bon calalou-crabes (*Yé*). Il n'y a guère que deux potages populaires qui soient particuliers à la cuisine créole : ce sont le *calalou*, un potage de gombo, à peu près semblable à celui de la Louisiane, et la soupe d'habitant ou soupe paysanne. (*Contes des Tropique : Ma Bonne.*)

Calalou-crabes : calalou gombo, certaines herbes, et puis des crabes. (Note de Lafcadio Hearn. *Mss. de Yé.*)

Cirique : V. Matété-cirique.

Corps : Y *bourré cô li fouill vète*, littéralement : il bourra son corps de fruits verts (*Yé*), et *dépi-cà, coulivicou ni toujours rhonte cô li*, depuis cela le coulivicou a toujours honte de son corps (*Yé*). Les créoles, dit Lafcadio Hearn, emploient le mot *corps* en parlant de tout ce qui peut arriver à soi-même : « Faire du mal à son corps », « Marier son corps », « Enterrer son corps », etc.. Peut-être cette expression provient-elle d'un désir excessif de prouver sa foi profonde dans l'existence de l'âme ? (*Conte des Tropiques : Ma Bonne.*)

Coui : *Il prit le coui de l'enfant (La Bleu)* : ... une espèce de guitare faite d'une *demi-calebasse* ou. *coui*, et recouvert d'une peau quelconque. (*Esquisses : La Grande Anse.*)

Coulivicou : Le nez du pauvre coulivicou lui était tombé sous la main (Yé). Coulivicou ou colin-vicou est un oiseau du pays qui a l'air taciturne, triste, avec un bec énorme, à proportion de son corps. (Note de Lafcadio I-learn. Mss. de Yé.)

Maig comm yon coulivicou (maigre comme un coulivicou) est une comparaison populaire pour décrire une personne très amaigrie par la maladie. (*Conte des Tropiques : Yé* (note).

Couscayes : ... quelques calebasses, couscayes... (Yé). En général on mange la farine de manioc crue, mêlée à un peu d'eau et battue en une pâte épaisse ; plus elle est épaisse, mieux cela vaut ; il existe un dicton : *dleau passé farine* (plus d'eau que de farine) qui décrit la condition d'une personne particulièrement pauvre. Lorsqu'on ne la sert pas avec du poisson, on mélange parfois cette farine à l'eau et à la mélasse raffinée (sirop-battrie). Ce mets qui est très agréable s'appelle *Couscaye*. Il y a aussi une recette qui consiste à faire bouillir la farine avec de la mélasse, en une sorte de pudding, cela s'appelle alors du *matété*, et les enfants en sont très friands. Ces deux noms, *matété* et *couscaye*, sont, dit-on, d'origine caraïbe : l'art même de préparer la farine de la racine de manioc est certainement un héritage des Caraïbes. (*Contes des Tropiques : Ma Bonne.*)

Couscouche : Elle prépara une bonne sauce piquante, l'entoura de quelques couscouches (Soucouyan). V. Migan choux.

Croche mort : ...chez le forgeron, chemin de Croche Mort (Nanie Rozette). Au nord et au sud, à droite et à gauche (de la Grande-Anse), la terre s'étend en deux hauts promontoires très verts et qui sont à un mille l'un de l'autre : ce sont la *Pointe-du-Rocher* et la *Pointe-de-Seguinau*, ou de *Croche-Mort*, lequel nom rappelle la légende d'un esclave insoumis, qui fut fusillé sur cette falaise.

Da : Sa mère, sa da le grondaient toujours (Pé-la-man-lou) : L'enfant créole avait deux mères : l'aristocratique maman blanche qui lui donnait le jour, et la

sombre mère-esclave qui lui donnait tous ses soins, le dorlotait, le baignait, lui apprenait le doux et mélodieux parler des nègres, lui racontait le soir de merveilleuses histoires populaires, l'endormait au son des berceuses, et, en somme, se tenait nuit et jour prête à accomplir son moindre désir (*Youma*). C'est la nourrice noire qui, la première, lui apprend à embrasser, à prononcer des mots : *Maman, Da, Papoute*, à exprimer ses pensées puériles dans le plus doux roucoulement qui fut jamais murmuré par des lèvres humaines - le parler créole. C'est la *Da* qui, la première, fait frémir et épanouir son imagination d'enfant avec des histoires impossibles... (*Un voyage d'été aux tropiques.*)

Dédé Counan : V. Ingoui-Ingoua.

Doudoux : ...*chè li doudoux (La Bleu)*. On emploie rarement le mot sucre à la Martinique, si l'on considère que le mot sucre est encore le produit principal de l'île. On y substitue, en général, le mot *doux*. Cependant *doux* a une signification plus étendue ; cela peut désigner du sirop, des bonbons quelconques ; dédoublé sous la forme de *doudoux*, cela signifie le fruit du corossol aussi bien qu'une personne aimée. (*Conte des Tropiques : Ma Bonne.*)

Engagé : Il *lui fit croire que Toloye était engagée avec le Diable (La Bleu)*. La croyance populaire veut que certaines créatures ailées, qui volent autour des bougies la nuit, soient peut-être des *engagés* ou des *envoyés* de mauvaises gens qui ont le pouvoir de se transformer ou même des *Zombis envoyés* par les sorciers pour faire du mal. (*Conte des Tropiques : Ma Bonne.*)

Farine : ... une *calebasse remplie de farine (Yé)*. La farine de manioc fait partie de tout repas créole... La racine du manioc est un poison et les éléments toxiques doivent en être retirés par la pression et la dessiccation avant qu'on puisse la moudre en farine. La farine de manioc de bonne qualité ressemble à la farine d'avoine très grossière ; elle est sans doute aussi nourrissante. Même lorsqu'elle devient aussi coûteuse que le pain on la préfère encore ; elle sert de pain à toute la population pour qui le mot de *farine* ne signifie que la farine de manioc. Si l'on

veut désigner la farine de blé on l'appelle « farine *Fouance* » (farine de France). (*Ma Bonne.*)

Féroce : *Il ne put résister au féroce (Yé)*. Là nourriture préférée, la vraie viande du peuple, c'est la morue salée. La façon la plus appréciée et la plus ordinaire de la préparer s'appelle *féroce*. Et ce n'est pas du tout désagréable au goût. La morue est tout bonnement frite et servie avec de l'huile, du vinaigre et des piments. La farine de manioc et des avocats sont considérés les compléments indispensables de ce plat. (*Ma Bonne.*)

Figues : *...Un ou deux régimes figues (Yé)*. Ce que nous appelons des bananes aux États-Unis n'est pas connu sous ce nom à la Martinique : on les appelle des figues. Ici, ce sont les plantains qui sont dénommés bananes. Si vous voulez désigner de vraies figues, figues séchées, il faut dire *figues-Fouance* (figues de France) ; autrement personne ne vous comprendra. Il y a ici plusieurs sortes de bananes appelées figues : les quatre espèces les plus recherchées sont les *figues-bananes* ou plantains ; les *figues makouenga*, qui poussent dans les bois et qui ont la peau rouge ; les *figues-pommes*, qui sont très grandes et jaunes, et les *yi-figues-dessè*, petites bananes de dessert... (*Conte des Tropiques.*)

Ingoui-Ingoua Gomboulé-Zombis : *Ingoui-Ingoua-Gomboulé-Zombis (Colibri)*. Pendant certaines danses une espèce de chant accompagne la musique. C'est parfois le refrain d'une chanson ou bien une simple improvisation. (*La Grande-Anse.*) ...Elle a une voix basse et sonore et elle chante des chansons étranges que cette génération a oubliées ; plaintes créoles des jours passés, aux rythmes bizarres et aux fractions de modulations qui sont sûrement africaines. (*Ma Donne.*) ...Des chansons étranges, mélodies que l'esclave apporta aux Antilles, du Sénégal ou de la Côte d'Or. (*Un voyage d'été.*) Les petits refrains ou les chansons dont elles s'entrecoupaient étaient composés de mots africains et plus souvent de rimes dépourvues de sens, imitant les chants des bamboulas et les improvisations des caleindas. (*Youma.*)

La Caravelle : ...*La Roche La Caravelle (Yé)*. ...de l'autre côté de l'île, sur les hauteurs de *La Caravelle*, ce long promontoire qui s'avance, à trois lieues dans la mer, au sud du port de la Trinité. (*Esquisses.*)

La Croix : *Il marcha, il marcha jusqu'au sommet du morne La Croix (Yé)*. Sur le flanc de la montagne Pelée... à l'ouest du point que l'on appelle aujourd'hui le *Morne La Croix*. ...Une de ces élévations, devant nous, a presque la forme d'une corne arrondie : c'est le Morne La Croix. Le paysage est à la fois imposant et sinistre, les formes se dressent au-dessus du lac, et, se reflétant dans les eaux immobiles, ont la même irréalité que certaines photographies de la lune (*La Pelée*). ...La cime, le point culminant de la Martinique... Deux croix sont plantées au bord même du précipice. (*La Pelée.*)

Lambi : ...*battu comme un lambi (Nanie Rosette)* le lambi, énorme escargot de mer... (*Un voyage d'été*). Le *lambi* est un mets très ordinaire, mais son épaisse chair blanche est presque aussi compacte qu'un cartilage et il faut la piler avant de la faire cuire. (*Esquisses.*)

Matété - V. Couscaye.

Matété-cirique : ...*matété cirique, quelques calebasses (Yé)*. Farine de manioc, ciriques et puis des choux (*mss. de Yé, note*)... Mais le *cirique*, le petit crabe de rivière, qui est jaune comme le plantain, le *cirique*, le savait (*Youma.*)

Migan-choux : *Il y avait sur la table pour le dîner, migan-choux, turlou-rous...* (*Soucouyan*). Viennent, par ordre de préférence, les choux caraïbes, les patates, les zignames, le camanioc et la cousscouche : tous ces légumes sont d'immenses tubercules, les véritables pommes de terre des tropiques. Le camanioc est plus fin que le chou caraïbe ; la cousscouche est le plus agréable de tous les tubercules ; la meilleure pomme de terre d'Irlande ne la vaut pas. On fait cuire la plupart de ces tubercules en une sorte de bouillie appelée *Migan* ; il ya ainsi le

migan-choux, fait de choux caraïbes ; le migan-zignames, fait d'ignames ; le migan-cousscouche, etc... On sert généralement des crabes ou des crevettes avec le *migan*. (*Conte des Tropiques*.)

Mornes (souvent évoqués par Lafcadio Hearn. V. La Caravelle, La Croix-Rouge [morne]). Le terme *morne* employé dans toutes les Antilles françaises pour désigner certaines altitudes d'origine volcanique, et qui, suivant quelques dictionnaires, signifie une petite montagne, s'applique très justement à la plupart des collines de la Martinique. Les mornes ont des formes belles et curieuses... Ils se dressent en forme de pyramide ou de cône jusqu'à une certaine hauteur, mais leurs sommets sont ou arrondis ou tronqués. Leurs flancs verdissants sous une riche végétation s'élèvent à pie des vallées et des côtes. (*La Pelée*.)

Moun-mô : *Graisse de serpent, huile de trépassés (Nanie Rozette)*. Les *moun-mô* ne sont pas des *Zombis*. Les *Zombis* vont partout ; les *moun-ô* demeurent dans le cimetière, excepté la nuit des morts : cette nuit-là, ils rendent visite à leurs parents, ils vont partout. (*Esquisses*.)

Nuit (La) . La crainte de la nuit est souvent exprimée dans ces légendes populaires comme dans tous les récits antillais de Lafcadio Hearn, qui écrit, par ailleurs : Dans presque tous les pays, la nuit amène à sa suite des mystères et des illusions qui terrifient certaines imaginations. Mais dans les Tropiques et notamment à la Martinique, la nuit produit des effets particulièrement impressionnants et particulièrement sinistres... Dans le nord, un arbre est simplement un arbre ; ici c'est une personnalité qui se fait sentir ; il possède une vague physionomie, un *moi* indéfinissable. C'est un individu. C'est un Être. A mesure que la lune monte, des obscurités fantastiques venues des hauts bois descendent sur les routes, procession interminable de fantômes.

Pelée (La) : *Les tripes gonflées étaient aussi hautes que la montagne Pelée (Yé)*. V. dans *Contes des Tropiques : La Pelée*.

Piment : ...*morue assaisonnée d'innombrables piments. (Yé.)* Tous les mets créoles se servent très pimentés : *piment-café, piment-zouéseau, piment-capresse*, très long, dont une extrémité est pointue et l'autre arrondie. Bien mûr, ce piment est si fort que, si l'on en brise l'écorce dans une pièce fermée, l'appartement entier est immédiatement imprégné d'un parfum violent. À moins d'être entraîné comme un Mexicain à manger des piments, il est probable que vous regretterez votre première rencontre avec la *capresse* ! (*Conte des Tropiques et Zhistouè piment* (même recueil).

Razié : *Comme on traîne un chien crevé jusqu'aux raziés (Yé)* ...une désolation d'arbustes nains. Les créoles appellent cette végétation le *razié* ; en fait, ce n'est que la prolongation de la jungle basse qui tapisse les hautes forêts d'en bas, avec cette différence : c'est qu'il y a moins de plantes et plus de fougères.

Rouge (Morne) : *Ses dents étaient longues comme les bambous du Morne-Rouge (Pé-la-man-lou)*. Plusieurs routes mènent de Saint Pierre à la Pelée. La plus fréquentée est celle qui passe par Morne Rouge. ...Ici, point de bois, rien que des champs. La coutume locale de planter des haies de roseaux au feuillage d'un rouge sombre, prête une note pittoresque au paysage, et on remarque une préférence bien visible pour des plantes aux feuilles cramoisies. (*La Pelée.*)

Soucouyan : *C'est l'heure où brille Soucouyan (Pé-la-man-lou)*. Un paquet entouré de feuilles de plantain ou d'écorce de bambou, abandonné à l'orée de la route, contient peut-être la peau d'un *Soucouyan*. Cependant, on exorcise par la prière l'Être fantastique qui peut mettre et enlever sa peau à volonté. (*Esquisses.*) ... *L'oiseau-Zombi* (dont les plumes avaient la couleur des jours passés), qui chantait dans l'estomac de ceux qui le mangeaient et renaissait ensuite (*Youma*).

Tambour : *Les nègres prétendaient ne savoir travailler qu'au son du tambour (Colibri)*. Autrefois la moisson de la canne à sucre ressemblait à la marche d'une armée : en première ligne s'avançaient les *amarreuses*, les lieuses et les porteuses de gerbes ; ensuite marchait le *ka*, le tambour, avec un crieur ou une crieuse, loués

spécialement pour mener la chanson ; et enfin le commandeur qui servait de chef (*Conte des Tropiques*). Il faisait une journée d'une clarté exquise... Du côté le plus rapproché de la vallée retentissait le roulement sourd et fondu d'un *tambou-belai* et le refrain d'une chanson africaine. Une troupe de manoeuvres traçait un nouveau sentier jusqu'au sommet d'un morne... Les ouvriers descendaient lentement en une double file, ils chantaient tous, et, de leurs bêches, ils battaient la mesure au rythme des tambours (*Youma*).

Tam ni pou... : V. Ingoui-Ingoua.

Ton-ton bananes : ...un *gros tonton-banane* (*Yé*) : des bananes bouillies dans du lait, écrasées ensuite dans un mortier (*Mss. de Yé*, note).

Tourlourou : ... *tourlourous pleins d'œufs* (*Soucouyan*). Le petit crabe appelé *tourlourou* (*touloulou*) est particulièrement goûté.

Volants : ... quelques *volants frits* (*Soucouyan*). ... Les volants, grands poissons volants pourpres, à la panse d'argent, aux nageoires transparentes comme des ailes de libellules. (*Esquisses.*)

Zanoli : *Le diable ayant faim mange un anolis* (*Mss. de Nanie Rozette*, note), des oeufs de *zanoli*, petites choses ovales très douces, d'où les petits lézards sortent tout vivants à mesure qu'on ouvre les coquilles.

Zombi : ... *l'heure où Zombi galope dans les halliers* (*Pé-la-man-lou*) *Zombi !!* Le mot est plein de mystère, même pour ceux qui le créèrent. Les explications de ceux qui le prononcent ne sont jamais bien lucides ; ce mot semble éveiller des idées sombrement impossibles à définir - des imaginations appartenant à l'esprit d'une autre race, et d'une autre ère, inconcevablement ancienne. - Zombi... ... *Lutin*, l'un n'est pas entièrement traduit par l'autre. Tous deux ont cependant un point commun : cette région du surnaturel qui est le plus primitif et le plus va-

gue... Ces craintes que nous disons puérides, de l'obscurité, des ombres et des choses rêvées. Cette forme de cauchemar dans laquelle les personnes qui vous sont les plus familières se transforment, lentement, hideusement, en des êtres malveillants. En conséquence le nègre créole redoute tout ce qu'il rencontre de vivant sur une route déserte, après la tombée de la nuit : un cheval errant, une vache, un chien. (*Contes des Tropiques.*) Voir aussi *Esquisses Martiniquaises* (*La Guiablesse ; Un revenant.*)

TEXTE ORIGINAL

[Retour à la table des matières](#)

« Il y a dans les contes créoles, écrivait Lafcadio Hearn, un je ne sais quoi de l'âme, de la vie et de la pensée coloniales qui ne peut passer dans aucune traduction » (Youma).

Nous reproduisons donc l'original antillais tel que Lafcadio Hearn l'avait préparé pour l'impression.

Après notre trahison, c'est le meilleur hommage que nous puissions rendre à son génie.

TEXTE ORIGINAL

CONTE COLIBRI

[Retour à la table des matières](#)

« Bo-bonne fois...

Toua fois bel conte ! »

Té ni longtemps, longtemps,

- Diabe té tout ti bonhomme temps-à,

- Bon Dié té ni yon grand chimin pou fai.

Toutt nègue té ka di yo pa sa travaill sans tambou.

Té ni yon sèle (anni yon) tambou assous latè : Coulibri té ni tambou-là.

Bon Dié crié Chouval ; - y di Chouval conm ça : -

- « Chouval mon fi, ou ké allé oti Coulibri, - ou ké mandé li pou moin grand tambou y prêté. S'y pa lé ou' a goumein épi y -

Chouval pàti, placata, placata, placata, - joug y rivé oti Colibri.

- « Bonjou, Coulibri. »

- « Bonjou, Chouval. »

- « Bon-Dié maîte moin, ka mandé prêté grand tambou ou. »

Coulibri pouend yon ti lai fronté, li réponne Chouval conm ça : -

- « Ou ké di Bon-Dié, maîte ou, y ké ni tambou là anni temps ²⁶ tête moin ké en ba pié di taille adans cour-là. »

Chouval maté en lai. - Coulibri té ouè té nécessé défenn cô y. Y pa peïd lacàte ; - y hélé Crapaud, qui té nègue li -

- « Crapaud, te lé bien manié tambou-là, anh ?

Aloss, Crapaud jambé tambou-là ; y fai y resonné - Clip, Clip, Clip, Clim-Clim : y commencé chanté

- « *Ingoui, ingoua ; gomboulé zombis*

« Bambous-lé-bois, bambous-lé-zombis

« Ingoui-Ingoua ; bam si boin, tambingoui

« *Tambingoua ;*

« Timb si moin prêté pou renne ²⁷

Ça té ka chauffé, té ka chauffé. Chouval-à té ka voyé zéclai pà zié y, - pa pié. Coulibri peïd quèque plimm ; mais zautt save ti bête-là plein courage. Y fai la ronde enlai tête chouval-à ; - y baill zip-zip dans zié y - y renne li coqui conm Aliquiô ²⁸.

Chouval caiyé : y metté pié cochons derho, bien vite, ou tenne ! Magré y té aveuge y rivé oti Bon-Dié, pou fai y ouè ça ti bête-là té ka fai y.

Bon-Dié commencé faché ; labile y bouilli ; - y crié Bèf.

²⁶ Quand, barré dans le texte, a été remplacé par temps, à la correction. A part Aliquio et les trois notes visant l'établissement du texte, toutes les notes appartiennent au Mss.

²⁷ Autre version (conm pour les zombi ?)

- Ingoui, ingoua, gomboulé zombi

Bain ou lé ga, goniboulé zombi

Ingoui, ingoua ; bain si gouin ; timb min gouin ; tamb min goua.

Bann si moin prêté pourenne.

²⁸ Aliquio est un personnage légendaire ; le héros d'une chanson comme Cadet Roussel et Jean de la Lune (communiqué par Flavia Léopold).

- « Bèf, mon fi ; ou tini cône-ou : ou ké pé vini boutt mauvai ti qualité bête-là yo ka crié Coulibri ; -ou ka ouè ça y té fai Chouval allé goumein épi y. »

Bèf pâti faro épi ti lai doctè y ; y té bien sù tchoué Coulibri.

Y rivé ; - y di Coulibri conm ça . -

— « *Bonjou, Coulibri.* »

— « *Bonjou, Bèf.* »

— « *Bon-Dié, maîte moin ka mandé ou grand tambou bélai ou prété.* »

Coulibri pa mênm réponne li : y fai anni voyé assou y. Avant mênm Bèf-à té ni temps garé cô li, dé zié y té ja sôti tête li.

Toutt temps goumein-à, Crapaud té ka batt tambou-là épi toutt la fôce y : ça té ka baill Coulibri courage.

— « *Ingoui, ingoua, gomboulé zombis ;*

Bambous-lé-bois, bambou-les-zombis

Ingoui, ingoua, bam si boin, tambingoui, tambingoua, -

Timb si moin prété pou renne. »

—« *Ingoui-ingoua, gomboulé-zombis,*

Bambous-lé-bois, bambou-lé-zombis

Ingoui-ingoua, bamsiboin, tambangoui, tambingoua,

Timb si moin prété pou renne. »

Fois tala, goumein-là pa té ka duré yon tac. Pauv Bèf, y pâti conm Chouval-à ; y pouend cououi sans pouend lhaleine joug y rivé oti Bon Dié yé. Bon Dié té faché ; y té encolè conm toutt ; y roulé tonnè, épi y crié ; Pouesson-Armé vini. Y voyé Pouesson-Armé goumein épi Coulibri. Pouesson-Armé pâti. Tala té su zaffai y.

A pà, Coulibri-à pa té bien pôtant : y té ka peïd en pile plimm adan cône Bèf, - épi Bèf-à té ka blessé y 'tou enba zaisselle. Sitôt y ouè PouessonArmé vini, y senti

yon ti fouète passé dans cô y ; poutant y pa té quitté moune ouè ayen. Zautt save ti bête-la y conm yon ti Céza : y réponne bête-à-piquants-là épi yon ti lai sù : -

- « Bonjou Pouesson-Armé. »

Toutt-mênm, y té ni la flemme bien fô. Avant y commencé goumein-là y crié Crapaud : -

- « Crapaud, monfi, t'enprie souplé, manié tambou-là fô, ou tanne, chauffé tambou-à-bien 1 »

Crapaud pa fai di li dé fois ; - douête y saigné tanqu' y té ka cogné fô.

Pouesson-Armé, y roulé conm yon boule piquant ; - y foncé zié y, ép'y voyé assous Coulibri.

Pauv' Coulibri senti toutt cô y labouré pouèmié coup ; - y crié Crapaud : -

- « Crapaud, manié tambou là, - chauffé tambou-à 1 »

Crapaud-à té ka sué lenc, à f ôce y té ka chanté :

- « Ingoui-ingoua, gomboulé zombis

Bambous-lé-bois, bambous-lé-zombis. »

Pouesson-Armé té ka goumein toujou. Sougond coup y voyé assous Coulibri, ça té fini. Coulibri crié : « Moin fini batt jôdi-à » ; - épi y tombé mô.

Pouesson-Armé pa peïd temps. Y pouend yon gouôs coutelas qui té là ; - y coupé tête Coulibri ; épi y metté tête là enba ouôche pié-taill adans cou-là ; - y pouend tambou-à, épi y pôté y allé.

Zanmis, pou moin di zautt frayeu Crapaud-à, moin pas capab. Li pouend cououi - li cououi si vite, lakhé y té rété pris enba tambou-là.

- C'est dépi jou-la Crapaud pas tini lakhé.

Trois fois bel conte...

YÉ

[Retour à la table des matières](#)

« Bo-bonne fois...

Toua fois bel conte ! ».

Qui moune, dans toutt pays tala, qui pa connaitt yon vié nègue yo té ka crié Yé.

Y té tini toutt difauts assous latè : feignan, goumand - vorace pou miè di. Y té ni yon rafale yches ; -toutt ça té ka mouri faim.

Dépi li té toutt jeine gàçon, Pou-d-Bois té prédi li malhé, pou yon zaffai yo té tini ensembe.

Ça té yon jou Yé té batt yon pauv ti nègue anni pou pouend mangé li ; épi apouès ça, y té penne li pa chevè li adans yon bouanche pié-bois coté là.

Pauv boug la crié tellement fô, - ouill papa ! A fôce y té crié, Poud-bois té vini soucou li. Poudbois té ka fai procession yo ; - yo té ka chanté

— « *Baron-baron, tonton tolomba-lomba,*

Azon-zon-zon : ba li coté, kian

Kian-kian ! »

Poud-bois là té bon bête ; - yo paté ainmein ouè moune soufri ; - yo dégagé pauv boug là vite : yo mangé chivè li - ça té ka fai y tombé assous quatt patt li conm yon chatt bien content. Y té ka dansé à foce y té content ; - y menm invité Poud-bois-à pou yon grand diné la pleine line qui té vini là.

Yé, y té là : y tenne toutt ça : y té si goumand y allé diné là, y serré y bien ; - épi avant pauv poud bois à té rivé jou-à, épi procession yo -

— « *Baron-baron, tonton-tolombé-lomba*
Azon-zon-zon : ba li coté, kian-kian-kian.

Kuian-kuian-kuian. »

y té ka volé toutt mangé-à. Pouloss Poud bois là pa té ni pou mangé anni bois : ça fai yo enragé pace bêtes-là pa ka badiné côté bouche yo. Yo baill malédiction yo assous Yé, - croupion yo lévé, - ça pôté malhè assous goumand là. Yo toutt pàti eneôlè ; - pôutant yo marché doucement toujou, épi yo chanté toujou, -

— « *Baron-baron, tonton tolombé lomba,*
Azon-zon-zon, ba li côté, kian-kian-kian. »

Dépi ça, temps mâché ; - en pile dleau passé enba pont. Yé vini vié ; mais y pa corrigé pou ça : y té pitett plis goumand encô. - « Maman ka di nou malédiction ka toujou suivi. » C'est ça qui arrivé épi Yé.

Yon bon matin, Yé ta ka promené, - châché yon bon laubaine pou metté enba dents y - y tenne toutt près baggaïe pété. Y vancé pou ouè : té ni yon gouôs diabe la qui té limé yon gouôs difé. Y té ka fai tchuite en pile calimaçon pou mangé

Cé ça qui té ka pété conm ça.

Diabe-là té vié, vié : y té assise yon gouos souche labapain ²⁹.

²⁹ Arbre à pain : fruit à pain.

Yé gadé li bien : y ouè dé zîé diabe-là té coqui. Diabe-a té ka quimbé yon cabasse, qui té plein farine, la mori, - en pile, en pile piment ! Y té ka paraitt faim : toutt ça té ka passé vite, vite dans guiôle y. Yé té si, si goumand, y pa té capable tienne douvant féroce-la³⁰. Y veillé vié diabe-la ; et pou chaque moceau diabe-la té ka metté enba dent, Yé te ka pouend pou y mênsm 'tou, - vié diabe fai conm si y pa té compoend piess. Tout à coup, quand y fini mangé, y sauté assous lanmain Yé, épi crié y : -

- « Attrappe, saff³¹, - ou c'est ta moin ! »

Y pa fai ni yon ni dé : y sauté assous zépaules Yé : pi crié y : -

- « Mené moin caill touè ! »

... Toutt pauv yche-là ka ouè papa yo rivé évec yon gouos baggage assous dos y. Yo té couè, ça té pitètt yon sac pain, ou bien légume. Toutt dents yo té 'ja derhò : yo té ka dansé... Mais quand Yé té proche, - quand yo té pè ouè ça y ka pôté vini, yo toutt couri serré yo conm souri adans trou.

Pauv manman là metté dé lanmain dans tête li !

Rivé dans case-à, vié Diabe-là assise y adans lencoigné pa té ; y pa té ka bouéné toutt la jounee, anni³² lhé déjeuné.

Pa té ni moyen metté yon ti zouque mangé enba dent : toutt famille-à té étique. Quand manmanlà té ka bien préparé mangé pou yche li - pauv fenm ! - patates, fouitt à-pain, vié Diabe là té ka lévé ; -épi li té ka crié : -

- « Manman mô 1 - papa mô 1 - toutt yche mô. »

Epi y té ka soufflé assous yo. Yo té ka tombé raide. Diabe-à té ka monté assou tabe là, épi fai caca adans toutt plats à.

Aloss y té ka soufflé assous yo toutt y crié . -

- « Toutt moune lévé. »

Toutt moune té ka lévé.

Y té ka di yo : -

³⁰ Féroce, c'est lamori, épi farine (manioc), épi en pile piment, épi zabocats.

³¹ Saff : c'est goumand.

³² Excepté, barré, a été remplacé par Anni.

- « Gobe-moin ça ! »

Et toutt famille-à qui té mô faim té bligé dévoré toutt zordu Diabe-là.

Ça té ka duré dépi quèque jou. Pa malhè fenme pa pé monté gouos-Mône. Ta yé di li : -

- « Allé trouvé Bon-Dié pou mandé li conseil. »

Yé pàti bonhè, bonhè - yon bon matin, au pipiri du jou. Y màché, y màché, y màché, - joug y rivé enlai Mône-Lacroix : Y cogné assous ciel ; - y crié Bon-Dié qui réponne li

- « Ca ou lé, Yé ? »

Epi Yé té raconté Bon-Dié zhistouè case-li. Aloss Bon-Dié di y :

- « Moin ja save pou ki ou té vini ; - mais mon pauv' Yé, m'a beau baill ou remède-là ; - ou pa ké capiche³³ fai y. Voracité ou ké toujou peid ou. Songé Poud-bois-à... Faudré ou pa mangé arien jus tems ou ka rivé case-ou enba Mône la. Pouloss, quan y ké midi, et fenm ou ké fai bon mangé pou yche-li, y faut di, menm lhè Diabela ka lévé - -

- 'Tam ni pou lani ni bé !

Aloss Diabe-là ké tombé mô à té.

- Yé té promett Bon-Dié rété sage en route ; épi y di Bon-Dié bonjou ; y pàti ; Toutt longue la route y té k'anni fai répété ça Bon-Dié té ka di y - pou pa blié : - Tam ni pou tam ni bé ; tam ni pou tam ni bé.

Mais y té doué passé yon bras larivié ; et assous bô la riviè té ni en pile pié-gouyaves, qui té ka ri pou Yé. Y fai toutt possibe li pou y té quimbé bon ; mais malediction Poud-bois té ka pousse li toujou. Enfin Yé blié cô li ; y mangé tanque y té pé ; -toutt recommandation Bon-Dié té ka sôti dans tête li ; - épi apoués gouyaves-là, y mangé encô prunes vète, zicaques, carata, - enfin tout ti vié cochonnerie sù li té pé trouvé.

Dents li té glacé quan y rivé adans boug. En peine si y té pé di fenm li paré mangé-à.

³³ Capiche, c'est même chose « capab ».

Aussi quand toutt moune té bien contens - té couè yo sré délivré, - Diabe-là lévé encô ! Yé té ni dents si agacé y pa té pé fai arien. Aulié di, - « Tam ni pou lam ni bé » ; y pa tépé anni di : -

- « Anne toqué diabe-là cagnan. »

Ça pa fai aucun leffet ; - Diabe-là fai conm si y té ni lhabitide. Y soufflé assous yo, - renvesé yo toutt mô, - y mangé toutt mangé-à ; - épi quand y té ka fai caca dans toutt ces plats-à, y di yo : -

- « Gobe moin ça 1 »

Yo té fôcé mangé toutt caca-à.

Famille là té ka mô toutt douboutt... Dé fois encô Yé monté Mone la Croix ; dé fois 'ncô y té dérangé pauv Bon-Dié ; - et dé fois 'ncô y mangé trop cochonneries vêtes assous chimin y. Manmanlà té longé toutt longue, - ka raché chivèu y.

Pa bonhé pou pauv fenm-là té ni, dans yche li, yon toutt ti bonhomme qui té plis malin passé yon ratt. Yo té ka crié y « Ti Fonté » ; - li té ka bien pôté nom-là. Quand y ouè manman y ka pleiré, y di y conm ça :

- « Manman, voyé papà encô lautt fois oti Bon-Dié ; - moin save ça qui ni pou fai. »

Manman-là té connaitt bien la fôce yche-li ; - y save yche-li té tini yon malin-terie enba parole-à. Y voyé mari-li yon dénié fois oti Bon-Dié.

Yé té ka pôté héreusement jou conm lannitt, fouète conm chaud, yon grand zhabit yo ka crié lavalasse. Ça té ni dé grands poches. Quand Ti Fonté ouè papa li ka châché pàti, li rentré floupe dans poche lavalasse-la ; - épi quand Yé té rivé encô enlai Mône la Croix, piti là té metté zorei-y derhô pou bien tenne toutt ça Bon-Dié té ka di.

Bon-Dié bien crié fois tala encô deïé Yé. Mais conm li té si bon, y té pouend lapeine répété encô yon fois : -

- « Tam ni pou lam ni bé. »

Ça pa peid pou toutt moune ; Ti Fonté té profité vite ; - y filé bien ti langue-li ; y té ka songé manman-li épi ces pauv ti fouè-y qui té ka mô faim. Papa li descenne conm lhabitide ; - y bourré cô li fouitt vète encô. Quand y rivé enfin, - quand y tiré paletot-y dans caill là, Ti Fonté sauté à té plap ! -y couri oté manman li : -

- « Paré bon baggaïe, manman ; toutt ké ta nou jôdi-à ; - Bon-Dié pa pâlé pou arien. »

Aloss manman-là fai yon bel, bel calalou crabes ³⁴, épi yon gouôs tonton-banane ³⁵, épi yon matété-cirique ³⁶, quèques calebasses couscayes ³⁷, yon ou dé régimes-figues ³⁸ : enfin y té fai yon grand diné, épi yon chopine tafia à côté pou fête-là, conm yo ka di.

Diabe-là, qui té sù zaffai-y conm toujou, ka vini lévé quand yo paré mangé-à ; mais Ti Fonté levé 'tou ; y crié toutt la fôce li : -

- « Tam ni pou tam ni bé. »

Diabe-là poussé yon cri ! - yon cri yo té tenne jouq dans fond lenfè, - ép' y tombé raide mô.

Yé conm yon sott té di pendant temps-la :

- « Anne toqué diabe là cagnan. »

Y pa té sé fai grand choïe ; aussi fenm-li té envi voyé-y dômi aulié quitté-y mangé toutt bon baggaïe là. Mais fenm-là té si bonn fenm, magré ça, y quitté Yé mangé, quan menm, épi yche li ; yo rété là rempli boudin yo jouq temps jou-levé dimain matin. Pau piti !

... Pouloss diabe-là té ka commencé senti ; y té toutt gonflé ; y té ja vini si gouôs, pèsonne pa té pé remié y. Zenfans-là té plein la fôce tanque yo té ka mangé ; - Yé marré yon gouôs côde adans pié Diabe ; épi toutt moune rhalé Diabe-à sôti ; yo rhalé, yo rhalé, yo rhalé - enfin yo rhalé y conm yon chien mô jouq dans razié, - yo quitté y là. Cé pauv moune là té bien débarassé, - anh ?

- Mais quèque jou apouès, vié bon-à-rien-là té pàti souè-disant la chasse zibié. Y té ni plein flèche pou ça. Lidée Diabe-là vini li ; - y te lé oué a qui point y té yé ; Yé allé ouè :

³⁴ Calalou-crabes : calalou-gombo épi zébage épi crabe.

³⁵ Tonton-bananes. bananes bouilli épi laitt-yo ka pilé ça.

³⁶ Matété-ciriques : farine magnioc, épi ciriques, épi choux.

³⁷ Couscayes : sirop épi farine magnioc.

³⁸ Régimes-figues : régime bananes.

Fouinq ! y senti yon gouos lodè ! Boudin Diabe-là té monté haut, - conm la-montagne Pelée menm ; -y té toutt coulè ; - y té bleu, épi jaune, épi vète - tout prètt pété.

Yé, conm yon fouti sott, ka voyé yon flèche enlai qui allé planté jouq dans lombrique Diabe-là. Aloss, conm y pa té lé peïd flèche-à, y monté tiré y, sôti boudin Diabe. Enfin, conm yon imb'cile, y metté flèche-à enba nez y, pou y senti ça, - pou connaitt lodè Diabe-là bien.

Ça Yé fai, zanmis ! - nez li vini gouôs conm yon potte-raffinè.

Voila Yé pa sa mâché à fôce nez-y ka pésé.

Y allé trouvé encô yon fois Bon-Dié. Bon-Dié di li.

- « Ah mon pauv' Yé, ou ké vive épi mô sott passé pèsonne ! Mais moin lé renne ou 'nco yon ti sèvice ; moin lé débarrassé ou de ça.

« Dimain, bon matin, - tenne moin bien 1 - Avant jou lévé, ou ké pouend yon grand taya ³⁹ ; ou ké batt bois pou semblé toutt zibié ka pôté plimm jouq assous Ouôche Lacaravelle ⁴⁰. Là, ou ké di yo conm ça, que Moin Bon-Dié, moin lé yo toutt ka pouend yon bain dans lanmè, - mais avant, faut yo tiré plimm-yo épi bec-yo, et déposé yo bô lanmè-là. Pendent yo té baigné ou kéré choisi yon nez adans bec-là.

Yé, pauv Yé, y pa pède tems : y fai toutt suite ça Bon-Dié té di y ; - épi pendent temps Zibié-à té dans dleau, y pouend yon nez dans pile-à ; épi y quitté potte-raffinè y adans place li,

Ce nez-à, - té nez pauv Coulivicou ⁴¹ qui té ka tombé enba lanmain Yé.

Aussi c'est dépi ça Coulivicou ni toujou rhonte cô li.

³⁹ Taya : fouet.

⁴⁰ Promontoire qui se trouve côté de l'est.

⁴¹ Coulivicou, ou colin-vicou, est un oiseau du pays qui a l'air taciturne, triste, avec un bec énorme à proportion de son corps.

TROIS FOIS BEL CONTE...

SOUCOUYAN

[Retour à la table des matières](#)

« Bo-bonne fois...

Toua fois bel conte 1 »

« Ranne sèvice ka baill mal dos. »

Té ni yon fois yon pauv nhomme qui fait lépreuv là. Cété yon bien bon nhomme : li té maïé. Zautt toutt comprenne déjà fenm li pa té vaut grand choïe : y té mauvais conm yon gale-sept ans. « Bon chien pa ka janmain tombé assous bon zô. »

Pouloss pauv' nhomme-là té bien malhéré. Touléjou fenm là té ka fôgé quèque choïe pou renne mari-li fou. Nhomme la té lé soucré cô y au commencement ; - mais y ouè c'est té pa la peine, - pa té ni moyen chongé ça ; - « C'est té lavé lan main épi suiyé yo atè. »

Enfin yon bon jou, soleï té ka quitté lhorizon ; toutt bête déjà ka dômi ; lanuitt té ka tombé. Femme là té di mari li : -

- « Moin ka mô pou mangé zibié (?) (Zouèseaux ?) ⁴².

- « A cezhé-ci, machè ; mais ou pa ka songé. Poule memm déjà couché. Moin ni lhabitide batt bois -janmain moin pa ké trouvé arien. »

⁴² Lafcadio Hearn hésite entre les deux mots. Il avait écrit d'abord gibier ; il met en surcharge zibié ? et à la suite zouéseau ?

-- « Moin lé, moin di ou, moin lé mangé zouèseau. »

Mari li réponne encô « Eh ! bien, machè, yon céjou-là ou ké mandé moin la line en coubouillon, soleï en fricassé, - épi moin ké fôcé baill ou yo aloss 1 »

Fenm là pa réponne, y fessé pié-y à té ; y trappé yon manche pilon, yon gouôs baton-lélé.

Pauv boug-là té save ça-ça té lé di : y metté distance toutt suitt, - y pouend là-ge épi fisil y.

Rivé dans coté balisié - y té ka fai yon ti bouin nouè déjà, - y gâdé tou-patout. Ça y té ka fai pou ritoùnè à case li ? - fenm-là té ké batt-y pou sù.

Y màché, y màché, y màché dans fond grand bois. Enfin y ouè, assous yon bouanche zàbe, yon bel zouéseau qui té ka posé. Toutt plimm li té couleu lézautt-fois - ou té ké jiré yo té ka clèré.

Nhomme-là pa té capon piess : y bien gâdé bête-là qui té ka balancé cô lî, paci, pà-là ; - y tenne zouéseau-à chanté. Y té ka chanté tout doucement : -

- « *Dédé connan, dédé a lépé*
Dédé connan, laissé moin dômi. »

Nhomme-là ouè bien ça té pa yon bête BonDié té fai ; - y té gouôs conm yon ti manmaille.

Mais tanque y té ni pè fenm li, y lèvé fisil y toudmênm. Aloss, ouèzeau-là chanté pli fô, épi vite : -

« *Visé bien, visé bien... yon glan, yon qlan ! (bis)*
Moin joucoclé.. yon qlan ;
Moin tremblé pié... yon qlan ;
Moin tini diablocouè... yon glan !

Nhomme-là foulibas quan-ménm ; metté li dans sac-li ; - épi conm y té pè, y metté zaile dans pié pou li couri lanmaison.

Rivé-li-rivé, li montré bel zouéseau-à . toutt moune té bien content.

Diné té ja paré ; - té ni assous tabe yon migan-choux ⁴³, quèques volants fritt ; yon bon babacha ⁴⁴ qui té ka fai vini dleau adans bouche - enfin, enfin... toutt sôte bon baggaïe.

Fenm-là metté toutt ça dans gade li pou demain ; y té lé mangé anni zibié-à. - Ma fouè, y té assez gouos pou nourri toutt famille-à.

Yo fai yon bon lasauce-piquante assous-y, épi queque couscouche, alentou y. Cé moune la mangé jouq tems té ka rété anni zo, épi yo allé couché.

- Mais vini ouè plis bel-à l

En bon mitan sommeil yo, vente toutt moune commencé bouilli ; - cété touffé tou-bomiement. Dans chaque boudin yo tenne yon voué té ka chanté : -

— « *Vomi moin, vomi moin... yon qlan ! (bis)*
Moin foucoclé.. moin glan
Moin tremblé pié.. moin glan
Moin tini diablocoué... moin glan » (bis)

Pa bonhè, yo toutt fini pa vomi toutt zibié-à pace sans ça yo té ka senti lan mô té ké vini. Yo tenne chanté aloss : -

— « *Semblé moin, semblé moin - yon glan ; (bis)*
Moin foucoclé... yon glan ;
Moin tremblé pié.. yon glan
Moin tini diablocoué... yon glan. » (bis).

⁴³ Migan-choux : c'est choux-caraïbes yo ka crazé, apouès y bien bouilli : yo pouend baton-lélé, yo ka lélé y ; - yo ka inetté ti salé, épi bè, épi lognon, épi laill, épi en pile piment. Ni migan fouitt à pain itoù.

⁴⁴ Babcaha : c'est zbèbe-en-mè, zépinard, coupié, ti banane adans y, ti salé, épi en pile piment.

Papa, maman, toutt yches-là té bligé rammassé toutt ça yo té ka ranne. Pendant tems-a zibié-à ka chanté toujou :

— *Colé moin, colé moin... yon glan, (bis)*
Moin foucoclé... yon glan,
Moin tremblépié.. yon glan,
Moin tini diablocouè, yon glan. » (bis).

Cé pauv moune-là fini pà jouènne toutt môceau-à ensembe ; - yo rifai zibié-à conm yo té pé.

Y menm bête-là té ka rangé zaile-y, jambe-li
li té pressé pace jou té ké ouvè. Y ka crié yo : -

— « *Metté plimm, metté plimm... yon qlan ; (bis)*
Moin foucoclé.. yon glan ;
Moin tremblépié.. yon glan ;
Moin tini diablocouè... yon glan. » (bis)

Qui travail-à, mon Dié-Seignè ! Famille-là té ka soué. Plimm-là té ka volé adans toutt case-là, -épi derhò, épi tou-patout, - joug assous mône. Yo brilé douze caisses bougies lannuitt-là : toutt moune té ka mô ! - afôce yo cououi. Yo té ka chàché toujou, en mesû, pou vini colé assou cô zouèseau-à... Toutt temps-à y té ka chanté, conm y té ka chanté dans bois, tou-doucement, pou y ouè s'y té ni comte plimm y : -

— « *Dédé connan, dédé à lépé ;*
Dédé connan, laissé moin dômi ! »

Li senti té ka manqué y dautt plimm. Aloss y pressé yo ; - y chanté vite, vite ; - zié y clairé ; - jou té ka ouvè.

— « *C'est pa touti, c'est pa touri... yon glan (bis).*
Moin foucoclé.. yon glan ;
Moin tremblépié... yon glan ;
Moin tini diablocouè... yon glan ! » (bis)

Cé moune-là té prête pou mô. Poutant yo trouvé lafôce enbas zidé zibié-à qui té ka fai la maniétise assous yo. Ça fai yo châché épi trouvé jouq denié plimm li.

Quand zouèseau-à té bien soucré cô y, épi y té ouè toutt plimm li té là, y chanté té pressé pou yo : -

— « *Pôté moin, pôté moin... yon glan ; (bis)*
Moin foucouclé .. yon qlan ;
Moin tremblépié .. yon glan
Moin tini diablocouè... yon glan. » (bis)

Yo bien payé goumandise-là. Zouèseau té pressé yo. Y té doué rivé adans bois avant jou ouvè ; -aussi y fai cé moune là tchoué cô yo ; - y fôcé yo pou metté li assous mêmm bouanche zàbe ⁴⁵ là yo té trouvé y là. Quand y rivé, douvant jou, y chanté pou yo pendant y té ka touné pa-ci, pà-là : -

— « *Dédé connan, dédé à lépé ;*
Dédé connan, laissé moin dômi. »

Famille-là pa mandé li lérestant ; yo pàti si vite jou pa pouend yo dans bois. Dépi ça, Madame là ka quitté Missié ti bouin lavie, pàce y sù tala sé di y : -

- « Toutt paouôle pa bon pou di ; toutt mangé pa bon pou mangé : Songé, ma chè, conm di conte-là.

Cabritt bouè, mouton sou. »

⁴⁵ Lafcadio Hearn hésite entre zabe et bois.

TROIS FOIS BEL CONTE...

« PÉ-LA-MAN-LOU »

[Retour à la table des matières](#)

« Bo-bonne fois...

Toua fois bel conte ! »

Té ni yon fois yon ti manmaille qui té entêté conm yon bourrique.

Manman li, épi da li, té ka pàlé y toutt jou ; mais sans tiré profit. Enni grand zoreï qui té ka manqué y pou li té toutt sanm yon ti millet.

Toutt moune té ka prédi y malhé, jouq yon ti chien y té ni, qui té ka ouè ça vini.

Pouloss yon jou, y sôti allé lapromenade épi manman li, - té ka fai bel temps.

Y té pôté épi li yon ti soufflette yo té baill y jou-dlan ; - li té ka aimein ti soufflett là en pile. Y amisé y adans li, - épi quand y té fatigué, li posé y assous yon ouôche qui té bô-là ; li allé couri.

Quand soleil commencé couché, li baill lanmain manman li ; épi yo descenne dans boug.

Ces dé moune-là té ja màché yon bon ti bouin, quand ti gaçon là fai réflexion y té blié ti soufflett-li.

- « Monfi », manman-li di y, - « monfi ou pa ni lidée retouné dans bois-à lhè tala, ou pa ké recontré créature Bon-Dié. »

En peine manman-là touné dos, y pàti conm yon flêche ; - y di : -

- « Moin ké ni tems rivé ; - moin pa ni jambes ti poulet moin. »

Y couri, y couri, y couri.

Y trouvé ti soufflett y lanmêmm. Mais pendant tems-là jou té tombé ; - y té fai nouè. Y vini blème ; y songé ça manman té di y.

Pouloss y manqué mô quand y ouè douvant y yon chouval épi dé grands cônes qui té barré chimin-là.

Chouval-à di y conm ça : -

- « La ou sôti, ti bonhomme ? - C'est lhè toutt yche douè-tett épi manman yo, a caïc yo. »

Y trouvé lafôce réponne : -

- « Moin sôti adans bois chaché ti soufflett moin. »

Gouôs Chouval-à mandé y conm ça

- « Ou sa soufflé ? »

Ti manmaille-à réponne y

- « Oui... »

Gouôs Chouval à di

- « Soufflé ba moin. »

Ti manmaille-là, y té ka tremblé, y té ka freinblé : - poutant y chanté [soufflé ?] : -

— « *Péla man lou, péla man li,
Péla man li, péla man lou,
Coral bell, corali belli,
Péla man li, péla man lou,*

Lou péli péla péli pelam,

Plam !

Y fai tellement lapeine à gouôs bête-la, qui pa té mauvai, - y di y conm ça : -

- « Passé, monfi, - plis bel-à-deïé. »

Pauv piti là metté y à couri pli bèl. Li té connaitt yon conte ka di : - « Bon pié ka sauvé mauvais cô. » Mais y pa té fai dix pas quand y tenne conm yon gouôs vent. Douète douvant li, y ouè yon dragon qui té ka vini assous y. Zié bête-là té plein difé : yo té ka clairé conm lantène lacidelle.

Bête-là crié y

- « Ça ou ka fai dans bois-à, ces zhè-ci, ti manmaille ? Ou pa doué ni manman ! »

Ti gaçon réponne li, bien malment conm ça

- « Oui ; mais c'est ti soufflett-moin moin vini chaché ici. »

Zombi-là metté grand dent blanc derhò ; y pouend Iodé ti manmaille-là ; - y té bien envie mangé y, mais y di li toud mêmm : -

- « Si ou sa soufflé, soufflé ba moin. »

Pauv piti, malgré ça : y trouvé encô lafôce pou chanté.

— « *Péla man lou, péla man li,*

Péla man li, péla man lou,

Corali belli, coralli belli,

Péla man li, péla man lou,

Lou péli péla péli pélam,

Plam ! »

Tala encô cé yon bon diabe - pitett y té ni ti yche à caïe li, y songé yo, pitett, - pisse y di ti gaçon là :

- « Passé, monfi, plis bel-à-deïé ! »

Ti manmaille-à pati plis vite encô. Li metté pié li adans tête y ; li té si pè, zié y pa té ka ouè arien. Pouloss, y tenne toutt razié ka craqué, - yon desôde couru yon tranmmanetè : Li gâdé ça y ouè ?

La-Bête-à-sept-têtes ;

Y té ni quatôze zié qui té ka lancé zèclai épi tonnè. Dent y té longue conm bambou Mône Ououge. Lakhé y té ka fait sept fois tou cô li, épi y trainé encô sept grand lièues.

Ça té fini de ti yche là, mézanmis ! - tala pa té ka fai janmain grâce : toutt moune dans lavie té connaitt li. Y tounè laronde assou ti gâçon-là, épi, Li di y, conm yon grand vent : -

- « Là ou sôti : ou douè-tett yon mauvaisujet - yon yche entêté pou ou dérhô lhè tala, - lhè sépent ka baill bal dans bois, - lhè zombi ka galopé adans razié, - lhè lou-garou ka couri, soucouyaun ka clairé ! »

Li pa manqué toud-mêmm, bête-là, di ti manmaille-à chanté conm lezautt ; mais li té faim, faim, faim en pile. Avant ti bonhomme là té pé fini ti chanson y, gouôs-bête là pouend y - valé y épi sept langue-li, - flouam !

Toutt té di. Manman y pa té pé trouvé bon matin anni yon ti zo ti yche li là, - coté ti soufflett-à qui té ka fai toutt ça rivé.

Manman là bien pleiré. Li di lamêmm : « Mi ça qui ka rivé yche trop entê-té ! »

TROIS FOIS BEL CONTE...

LA BLEU

[Retour à la table des matières](#)

« Bo-bonne fois...

Toua fois bel conte ! »

Té ni yon ti fi lézautt-fois : yo té ka crié y Totoye.

Parent-li cé té nègue-senneu ⁴⁶ ; - yo té tini bel filett, épi bel cannott pou pouend pouésson.

Manman-ti-fi-là, paté ainmein li en pile. Li té simié yon ti fouè-li, qui té tout joli.

Touléjou Bon-Dié fai jou, manman là té ka voyé cé dé yches châché dleau dans dé ti calebasse.

Yon lépoque la plie té tombé tout plein : toutt sôuce té sale : mais manman-là pa té lé save ça ; - cé pauv yche-là té beau ka châché dleau prope pàtout ; - li té ka batt yo quan mêmm.

Pouloss, yon jou Totoye té ka pleiré gouôs dleau bô lanmé, assous ti volée qui té k'attente li lanmaison pou sù. Y tenne pla, pla, plapp adans gravouè là ; épi y ouè rivé assous y yon bel pouésson.

⁴⁶ Pêcheurs tirant la senne.

- « Pa pè, mafi » pouèsson-à di y ; - « moin pa méchant ; moin pa ké fai ou aïen. Lapeine-ou fai khè-moin mal ; moin lé renne ou sèvice. Yo ka crié moin La Bleu, pace zaileron-moin épi lakhé moin ni coulé ta-à. Si. ou lé ainmein moin, - si ou lé promett moin chamblon-moin, moin ké ba ou touléjou yon joli ti calebasse dleau conm cristal. Toutt bon matin, moin ké la ; - ou k'anni ka chanté yon ti chanson moin ké montré ou, - ou ké ouè moin sorti dans dleau.

Li pouend ti couï ti fi la ; - y fai yon ti trou dans dleau, épi y pôté ti couï-là ba y, toutt plein yon dleau qui té ka di bouè.

Ti fi-là té ja bien ainmein yon si bon pouèsson ; - li jusse pouloss bô y assous dé gouôszilé-y. Pouèsson-là fa y appouend comment hélé y pou fai y vini.

Fouè ti fi là oue y rivé épi dleau prope. Li toùnè, li viré, li ka mandé y là y pouend ça ; mais Totoye pa té lé di li ; - li té save ti gaçon-là pa té bon. Conm tout zenfan-gâté, y té ké fai malhè pauv zami-li-à.

Mais fouè-à té faché ouè yo fai cachotri épi y conm ça ; li di dans dents li : « Moin ké veillé ou, macoumè ! » ; y té malin conm yon ti rinà.

Bonhè, quand jou lévé, Totoye pàti encô épi ti calebasse li. Rivé-li-rivé, li ka tenne màché deié y ; lika ouè té fouè li qui té ka suive li. Li di y conm ça : -

- Tounè lan maison, mon fi, - moin pa bousoin ou ici-à ; - viré, moin di ou ! - viré ! »

Ti gaçon-là doucé sésé-y : li té save bonté khù li, - épi y té save aussi Totoye té yon ti bouin sette.

- « Non, sésé, laissé moin ici ; moin pa ké fai aïen. Si ou lé, moin ké touné dos - ça qui simié encô, mi panié qui là : metté moin enba y. Pa ni moyen ouè, quan ou là. »

Totoye té yon ti bouin sette, pou pa di enpile : fouè y té ni léspit pou dé. Pouloss y couté ti bonhomme là ; - épi li vancé tou près bô lanmè.

Li chanté - -

— « *La Bleu, La Bleu,*
Vini pou moin ainmein ou !
La Bleu, La Bleu,
Pou moin caressé ou ! »'

Yon zéclai pa té ké ni temps clairé qu'yo tenne batt dleau-à qui fai yon bel lé-cume - épi bel pouésson-à paraitt.

Y té bel passé lézautt jou pou ça qui té connaitt li - tanqu'y té content ti lamitié là.

Ti fi là caressé y, bô y, peigné y, ba li yon ti doucè y té ka pôté. Quand yo bien fini di yo bonjou, pouésson pouend ti calebasse là, fai yon ti plongeon bien vite, - li rivini épi yon joli ti dleau qui té sôti loin, loin, loin lhorizon.

Soleï té ka lévé ; Totoye té lé descenne dans bouq : li bô La Bleu encô ; épi La Bleu pàti dans lanmè.

Ti fouè là pa té pède aïen - conm zautt save ⁴⁷ déjà - Jouq tems li rivé lacase, ti chanson-à té ka dansé dans tête-li, pou pa té blié li. Totoye,, ti imbécile-à, bien mandé y . -

- « Fouè, ou té doué ennuyé cô ou ! - ou pa ouè aïen ? »

- « Ah non, Sésé, tanque moin rété dans noué, gadé, zié moin ka pleiré dans jou. »

Yo rouvini lacase : Totoye pa té ni linqiétude piess.

Yon ti pé assous lé tà, Totoye pàti fai travaill y dans campagne. Sitôt y té pàti ti gàçon-là crie manman y ; - li di y toutt ça y té ouè ; - li mênm fai couè moune là Totoye té engagé épi diabe.

Manman là couè ça toutt suite, - ça té ka couri razié cé tems-là ; diabe pa té ka rété dans lenfé encô.

Li conté ça ba mari y. Mari y pa ouè adans toutt ça anni yon bel pouésson pou li pouend... Pouloss toutt moune-à fai complô assous tête ti malhère-là.

- « Faut voyé y quèque pà », yo di - « Voyé li lacaïll nénéine li, ausouè ta-à mênm – pisse c'est lé-matin pouésson-à ka vinî. Nou ké fai li couè nénéine-li malade en pile. Poujoss, nou ké fai zaffai nou. »

Ti fi là rivé ; yo di li ton ca : li pleiré assous nénéine li, pace y té ainmein nénéine y en pile. Yon pauv ti paquet linge li té bien vite marré ; li di adié là-

⁴⁷ L'auteur hésite entre save et à save.

mênm, épi li pàti passé lanuit épi nénneine y. Ça té bien loin ; mais Totoye màché vite, vite, - li té ni temps rivé avant solei-couché.

Quan li passé bô lanmè, zié li vini plein dleau : li chongé li pa té ké pé là di-main pou di La Bleu bonjou : Khé y té ka fenne !

Totoye té yon ti fi qui té ka prié Bon-Dié : ti chaplett-y té dans yon ti bousse assous coté li - y fai yon ti c'oix assous sabe évec yon lianne ; épi y penne ti chaplett-là adans y. Y di y yonne :

« Si yo passé là, moin ké save ça - pisse yo ké bimé tou ça. » Li pa té malin en pile, ti fi-là -moin ja di zautt ça ».

Pouloss y metté chimin dans pié y : Lannuitt pa té 'nco tombé lhè y rivé lacase nénneine y. Nénneine-là té bien content ouè y : mais y pa té malade piess épi piess. Li di li ⁴⁸ :

- « Manié c'est yon commission yo fai mal, chè ti doudoux ; mais m.oïn bien, bien content ouè ou. »

Ennou ouè à pouèsent si laut moune là té peïd tems yo lanmaison.

Dépi lhè ti fi là touné dos, manman-à, papa-à, ti fouè 'tou, commencé metté derhô toutt zouti yo tini, - gouôs rhâche, gouôs coutla, gouôs rhappon, côde gouôs conm bouas, yo préparé toutt baggaie-à douvant jou.

Lanuitt té paraitt yo longue, longue, longue : yo lévé yo bon matin. Jou lévé, yo té ja assous sabe. Papa-là commencé chanté :

— « *La Bleu, La Bleu,*
Vini pou moin ainmeîn ou !
La Bleu, La Bleu,
Pou moin caressé ou ! »

Pouésson-à pa bouénné piess. Fenm-là di pouloss : - Monchè, ou ni lavouè touop gouôs : laissé moin fai ! Y chanté :

⁴⁸ Il y a un point d'interrogation devant tout le passage, depuis Pouloss. Lafcadio Hearn se demande sans doute si ce passage ne doit pas être supprimé.

— « *La Bleu, La Bleu,*
Vini pou moin ainmein ou !
La Bleu, La Bleu,
Pou moin caressé ou ! »

La Bleu pa paraitt piess. Ti gâçon-là di : « C'est moin ni lavouè ti fi : laissé moin crié y « Li chanté aloss :

— « *La Bleu, La Bleu,*
Vini pou moin ainmein ou !
La Bleu, La Bleu,
Pou moin caressé ou !... »

Dleau-à bouilli làmênm, fai yon bel lécume : épi yo ouè pli sipèbe pouèsson qué té ni. Yo té content ; yo té sù tala té ti zanmi-là.

Zautt save, douvant poule ravett pa ni raison... Avant tems moin sé pé conté ça ba ou, toutt mouné té tombé assous pouèsson là. Pauv bête y té débatt tanque y té pé ; - Mais papa là té save metié li, -yo rhâché Pouèsson en pièce, li té fouèdi toutt suite.

Qui bel zaffai yo té ka fai là ! Yo venne tanque yo té pé adans ; épi yo salé, yo roti, yo fai coubouyon, yo fritt : - té ni pou mangé adans quèque jou encô.

- Zautt save ti fi là té ka trouvé néneine y bien. Pouloss, y pa té lé rété épi y longtems ; li mandé li allé case manman li dimain mêmm.

Rivé-li-rivé pa coté parage la case, li gâdé lanmè ; - li trouvé li yon drôle coulè : yo té ké jiré di ça té sang. Li trouvé ti lacroix-là renvèsé ; - chaplett y peide dans sabe.

Ce té pa lhè La Bleu, li pa té ka espéré ouè li

Li passé tout triste ; li rivé lanmaison ; li te lasse en pile. Manman y metté mangé pou y mangé : li té bien faim. Toult baggaïe té ka passé ; mais quand y té lé mangé pouesson-là, toult bouchée y té ka pouend té chappé dan bouche li - roulé à té.

Li vini pâle, pâle - Khè li té ka tombé dans pié y. Sans paren-li ouè y, y filé derhò, ka couri assous route lanmé conm yon folle. Moune qui ouè y té ké jiré di guiabe té deïé y.

Li rivé, li metté li à chanté : gôge li té ka coupé à fôce y té ka pleiré.

— « *La Bleu, La Bleu,*
Vini pou moin ainmein ou ;
La Bleu, La Bleu
Pou moin caressé ou ! »

Pouloss, yon ton piti boutt lakhé qui té ka chappé dans massacre-là, voltigé douvant zié y, - ka fai y yon réproche. Ti manmaille à té manqué mô quand li raconté toult ça qui té rivé.

Ça té fini, janmain dans moune encô li pa té ké pé allé acase moune là qui té ka tchouè bel zami y. Lacase nénneine li té trop loin.

- « Pauv La Bleu ! » y té ka di, - « li té si ainmein moin assous la té. »

Li pati dans bois pou trouvé lanmô.

C'est yon gouôs Chouval li rencontré en poumiè. Li chanté aloss : -

« *Chouval, Chouval, tchoué moin yon fois ;*
Pouësson moin mouri : dans moune

Ayen pou moin. »

Chouval-à réponne y : -

— « *Non Manmzell, non Manzelle, ou trop joli fi Pou moin fchoué ou, touné case manman ou... »*

Chouval-à pàti : Ti fi-là chanté dans lidée néneine y : -

— « *Néneine, cage man iman,
Cayeman iman, c'est dé cayeman. »*

Li vancé dans bois toujou : laline pa té lévé.

Y rencontré yon Lion, qui remié lakhè-y.

— « *Lion, lion, tchoué moin yon fois !
Pouèsson moin mô ; - dans moune*

Aïen pou moin ! »

Lion gâdé ti lai trisse y : - pòutant c'est pa yon bête sensibe. Li reponne y conm ça . -

— « *Non, Manmzelle, non Mamzelle ; ou trop joli fi,
Pou moin tchoué ou ; touné case manman ou. »*

Ti fi là chanté :

*« Néneine, cage man iman
Cage moin iman, c'est de cayeman. »*

Lion là té ka gâdé toutt pleiré-là ; khé-li té ka rimié yon ti bouin. Ti fi là baill encô yon fois : -

« Lion, ô Lion, ô tchoué moin yon fois

Pouésson moin mouri ; dans moune

Aïen pou moin. »

Bête-là, zautt save, pa ni en pile patience ; y té pè mal fini épi ti fi-là. Y pàti toutt suite, - quitté y toutt sèle.

Pauv piti là ka chigné pli fô. Y vancé dans fin, fin bois ; - là y té k'sû trouvé ça y té lé.

Y ouè vini yon gouôs léfant.

« Léfant, ô Léfant, tchoué moïn yon fois

Pouésson moin mouri ; dans moune

Aïen pou moin ! »

Léfant pa té janmain, dans toutt ravine y té ka passé, tenne zenfant pleïré. Li gàdé ti fi là ; - zié li vini yon ti bouin plis grand passé yo yé. Li di li en doucè : -

- « Non, Manmzelle ; non, Manmzelle, ou trop joli fi Pou moin tchoué ou ; tounè case manman ou. »

Totoye chanté ti lai-li : -

— « Nénneine, caye moin iman,

Caye moin iman, c'est de caiman. »

Léfant, zautt save, c'est yon bête ka ni poids ; li pa ka rimié conm y lé. Pou-loss y rété là apouès y té fini réponne ti fi là. Li ennuyé léfant tanque ; - li chanté ba y combien fois : -

— « *Léfant, ô Léfant, ô tchoué moin yon fois
Pouësson moin mouri ; dans moune
Ayen pou moin !* »

À la fin, y peïde patience, léfant là ; li di li en colè : -

- « Ça ou ni pou crié conm ça, ti fi là ? »

Li réponne : -

- « Moin tini lapeine. »

- « Moin pa connaitt ça ; mais moin save, pauv mafi, c'est yon mangé qui pa ka digéré ; c'est yon gale qui pa ka guéri. Si ou lé moin ké renne ou sévice, passé deïé moin. »

Y voyé li enlai, jusse dans ciel. Li fini souffri.

TROIS FOIS BEL CONTE...

NANIE ROZETTE

[Retour à la table des matières](#)

« Bo-bonne fois...

Toua fois bel conte ! »

Pa pàlé moin assous yche goumand ; c'est pli vié désôde qui ni assous la té.
C'est épi giaule diabe ka méné moune lenfè quante y lé.

Té ni yon fois yon ti fi qui té goumand⁴⁹ conm yon congue. Manman li té
beau pàlé y ; jouquouè yo té dija batt li conm lambi : y pa té pé corrigé.

Pou li mangé cété toutt yon zaffai, - a fôce y té pè moune té mandé y yon ti
bouin adans.

Yon jou yon ti vouésine vini passé lajounein lacaïll-li. Lhé mangé, Manzell
pouend zassiett-li, plein toutt sôte bon baggaïe ; migan, zabocat, épi farine ; cou-
bouyon cirique, poi'ngôle ; lamori fritt épi chatrou en pimentade. Li sôti derhô
pou châché yon bon ti coté pou y toutt sèle,

Pàtout pa té bon.

Là té ni yon chein.

Là té ni yon ti chatt.

⁴⁹ V. variantes.

Là té ni tropp mouche.
Là té ni yon parot
Là té ni tropp froumi.

Toutt ça té ké pé mangé dans mangé li.

Fouinque ! - zautt ja ouè à pouésent lafôce goumandise ti manmaille là.

Enfin, li fini pà trouvé, loin, loin, loin, coté yon ravine, yon gouôs ouôche qui té rhaut conm case. Li trouvé cououage pou monté jusse enlai-y.

Là y assise bien-conm-y-faut ; - li mangé plein vente li : pèsonne pa vini mandé y ti môceau.

Fini mangé, li té souef en pile.

- Vini ouè bel zaffai-là ! Manmzelle à pa té pé rimié côli piess ; - y té collé assous ouôche-là conm lacolle-fôte.

Li commencé crié : -

- « Ouaill, ouaill, ouaill ! - moin peïdi jôdià ! »

Li pleiré, li pleiré : soleil téka descenne lhorizon.

Pa bonhè pou li, li tini yon manman. Cé yon baton, tala, qui pa ka janmain cassé dans lanmain moune. Pouloss quanne sulutà, manman Nanie pa ouè [li] la case, li commencé batt bois.

Afôce mâché, li rivé jusse coté ouôche là. Li crié :

- « Aie 1 pauv yche-moin, c'est ça ou fai pou to la journée jôdi là. C'est assous Ouôche-Diabe ou monté, mafi ! qui qualité malhé pou moin ! »

Nanie commencé pleiré pli fô. Y lé metté y douboutt ; y pa pé. Yon rafale dleau sôti dans zié-li.

Manman là té ka ouè jou tombé ; li té save ça qui té doué rivé. Li di ti fi là espéré y ti bouin ; - épi li couri châché cinquante charpentié. Cinquante charpentié-à couri vini ; yo bati yon ti case assous ouôche là, épi yon bon ti serrû dans lapôte-li.

Manman-là ba Nanie laclé ; - li di y : -

- « Ato mafi, pa fai bêtise ; pouend gâde pa ouvè pou pèsonne. C'est anni kan moin ka chanté ba ou, faut ouvè. Pa blié ! - pa blié, non ! »

Manman-à pàti aloss pou vini jusse dimain bon matin. Mézanmis, zautt ja douviné Ouôche-là té Ouôche-Diabe-la goumandise.

Aussi quan nouè faite, Diabe-là vini chaiché ouôche-li. Cété là yo té ka fai sabbat-la-ronde Satan, tout ça conm ça - épi toutt zombi, Soucouyan, loupgarou, agoulou. Toutt cé Engagés-là té bien fâché, ou ka comprenne. Ouôche-là té ka sévi yo pou tab pou diabe té frotté yo graisse sépent, l'houile-moune-mô, fosfo, - enfin toutt zingrédienn zombi ka ni bousoin pou clairé la nuit.

Diabe-là jouré yo li té ké ni Ouôche li dimain mêmm. Li fai toua fois lakibête, y fai taya épi lakhé y ; y touné batt tou piti case-là ; li voltigé enlai ; li planté cône li assous lapôte-là ; - li di en pile mot-lenfè ; épi li pàti.

Au pipiri dou jou, manman là rivé -- Li chanté : -

« Nanie Rozette,
Moin di ou,
Nanie Rozelle,
Dita Rozette,
Dita Rozette,
C'est moin, Nanie ;
Baqui di, bagui di, quin !
C'est moin, Nanie ;
Dita Rozette, dita Rozette
C'est moin, Nanie. »

Ti fi là ouvè lapôte tou suite ; manman li bo y, ba y mangé, peigné y, di y toutt sôte ti consolation, -épi di y pa blié ti conseil y. Y pati lesprit tranquille.

Mais, zautt, Diabe-là pa té loin. Li té là, serré enba yon touffe bambou tou près. Li tenne épi ouè toutt ça yo fai. Li té ka ri dans bâte li ; langue y té ka bien filé.

Lhè midi, avant Manman-à vini, y commencé chanté

— « Nanie Rozette,
Moin di ou... »

Mais lavouè diabe-là té gouôs, té enrouè. Ti fi là pa té sotté. Li di en li-mêmm.
« Ça c'est pa manman moin piess ! » Li pa ouvè. Quante manman y rivé, li conté
li toutt ça. Manman-à di y conm ça : -

- « Pa fai linprudence, mafi, ça fé de ou ! Pa blié, pa blié. »

Li pouend chimin lanmaison, pou vini sulutà, pôté diné.

*

- Ennou ouè ato ça Diabe-là ka fai.

Diabe-là, mézarnis, li pàti toutt làfoce y oti fôgeron qui té ka rété dans chimin
Croche-Mô. Y di fôgeron -à :

- « Compé, batt langue moin, - renne y toutt mince ; - moin doué chanté pou
yon noce. Moin ké ba ou mille francs pou ça. »

Fôgeron-à pouend pli gouôs marteau y té ni ; épi li batte li batt encô, jusse
tems y paté pé batt encô. Diabe payé y, épi y pati. Y té p'encô sizhè.

Alors y chanté : -

— « Nanie Rozette
Moin di ou
Nanie Rozette,
C'est moin, Nanie ;
Bagui di, bagui di quin !
C'est moin, Nanie ;

Dita Rozette, dita Rozette
C'est moin, Nanie. »

Lavouè li té toujou yon pé enrouré ⁵⁰ ; - ti fi là comprenne ça té pa manman y.
Aussi lapôte ta-àreté fémé, di conm clou.

Diabe-là pa lé peide tems li ; - li gâdé soleil. Soleil té ka rhaut encô ; - li té ké
ni tems. Fôgeron Crôche-Mô ouè diabe ka rivé, vente até, - ka crié y : -

- « Fôgeron, vite ; assous l'enclime ou ! - batt langue moin, - batt li enpile,
pou renne li conm yon feuell càton - non ! - Conm yon feuell papié. Soixante mille
francs pou ou, mon ami, si ou ka fai ça bien !... »

Fôgeron-là pa touné-viré ; li té ka sué gouôs goutt ; - li metté toutt lafôce-li. Li
batt, li batt, - tanque et tanque langue diabe té vini tout samm yon ti feuell banan-
ne.

Diabe té content ; y baill làgent-là ; épi li pàti li filé vite, vite, vite.

Li rivé encô bonhè. Li chanté :

— « Nanie Rozette,
Moin di ou,
Nanie Rozette
C'est moin Nanie !... »

Voué li té si douce, si clai, ti fi là pa menm attenne le-restant. Y ouvè làpôte -
pou manman y, y té ka couè.

Diabe-là dévoré y conm yon cabritt.

Loss manman-à rivé, yon toutt ti bouin tems apouès, li trouvé anni môceau
robe, épi yon ti zos qui raconté ba y ça qui té rivé. Li pleïré conm yon manman sa
pleïré assous yche-li.

Lanuit-là mêmm, Diabe-là baill yon grand, grand dîné,

Moune pa fô passé Diabe !

⁵⁰ V. variantes.